

ÉCOLE DU LOUVRE

Audrey MADEC

La « collection de la *Vega* »
conservée au musée du quai
Branly-Jacques Chirac
Une histoire dynamique des collections

Mémoire d'étude
(1^{re} année de 2^e cycle)
Discipline : Muséologie
Groupe de recherche : Collections Extra-européennes

présenté sous la direction de
M^{mes} Daria CEVOLI et Carine PELTIER-CAROFF

Mai 2018

Le contenu de ce mémoire est publié sous la licence *Creative Commons*

CC BY NC ND



SOMMAIRE

REMERCIEMENTS	
AVANT-PROPOS	
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I : LE CONTEXTE DE COLLECTE	3
A. L'EXPEDITION DE LA VEGA	4
1. Des expéditions préparatoires	4
2. Les objectifs et enjeux de l'expédition de la <i>Vega</i>	5
3. Organisation de l'expédition	7
B. LES OBJETS COLLECTÉS	8
1. Organisation géoculturelle du détroit de Béring	8
2. Comparaison typologique des objets collectés d'un côté et de l'autre du détroit	9
3. Modalités de la collecte	10
C. LE DEVENIR DES OBJETS À LA FIN DE LA MISSION	14
1. Réception à Stockholm.....	14
2. La mise en place d'une politique d'échanges.....	15
3. Réception de cette collection en France : une collection embryonnaire	17
CHAPITRE II : ÉTUDE APPROFONDIE DU COPRUS	19
A. UN NOMBRE D'OBJETS FLUCTUANT	20
1. Une collection parcellaire.....	20
2. Élargissement du corpus d'étude.....	22
3. Quelques pistes de réflexion.....	25
B. QUELLE(S) GESTION(S) INSTITUTIONNELLE(S) ?	26
1. L'inscription à l'inventaire	26
2. Étiquettes et marquages.....	28
C. EXPOSITION ET CONSERVATION	31
1. Muséographie	31
2. Atteinte à l'intégrité des objets et question de la destruction.....	33

CHAPITRE III : LES « DOUBLES », UN CONCEPT AU CŒUR DES DYNAMIQUES DE COLLECTION	35
A. LA NOTION DE « DOUBLE ».....	36
1. Terminologie et définition.....	36
2. Traitement des « doubles ».....	38
3. Des outils de gestion consacrés aux « doubles ».....	42
B. LA PRATIQUE DES ÉCHANGES ENTRE INSTITUTIONS.....	44
1. Modalités d'échange du corpus étudié	44
2. Un réseau national et international.....	46
CONCLUSION.....	50
DOCUMENTS D'ARCHIVES.....	52
BIBLIOGRAPHIE	53

REMERCIEMENTS

La réalisation de ce mémoire n'aurait pu aboutir sans l'aide de plusieurs personnes que je tiens à remercier ici.

En premier lieu, je remercie mes directrices de recherche, Mesdames Daria Cevoli, responsable des collections Asie au musée du quai Branly-Jacques Chirac et Carine Peltier-Caroff, responsable de l'iconothèque du musée du quai Branly-Jacques Chirac, pour leur exigence et leur suivi rigoureux tout au long de l'année.

J'adresse aussi mes remerciements au personnel des musées et centres d'archives suédois pour leur collaboration à ce projet, notamment Monsieur Martin Schultz, conservateur au Musée ethnographique de Stockholm, et Madame Anne de Malleray, archiviste au Centre d'histoire des sciences de Stockholm, pour la documentation qu'ils m'ont permis de constituer et le temps qu'ils m'ont consacré.

Je tiens également à remercier l'équipe du service des archives et de la documentation du musée du quai Branly-Jacques Chirac, et tout particulièrement Madame Angèle Martin, chargée des archives scientifiques, pour ses précieux conseils et ses encouragements répétés.

Une attention toute particulière à Jade et Elena pour leur patience et leur aide précieuse dans la traduction d'ouvrage. Enfin, je remercie tous mes proches pour leur soutien sans faille et leurs relectures attentives.

AVANT-PROPOS

C'est avec beaucoup d'enthousiasme et tout naturellement que nous avons intégré le groupe de recherche relatif aux Collections extra-européennes. En effet, ce choix nous permettait de réunir nos deux passions : la muséologie et l'histoire de l'art d'une part, et l'anthropologie des sociétés extra-européennes d'autre part, une discipline dans laquelle nous nous sommes spécialisés depuis trois ans, parallèlement à la formation suivie à l'École du Louvre. Il s'agissait aussi et surtout d'appréhender le monde de la recherche en contexte muséal.

Quant au sujet de notre étude, c'est essentiellement par curiosité qu'il attira notre attention. Nous n'étions en effet absolument pas familiers des régions arctiques et l'idée de découvrir de nouveaux matériaux (peau de phoque, poils de rennes, ivoire de morse *etc.*) et techniques nous motiva tout particulièrement.

Afin de faciliter la lecture de ce mémoire, nous tenons également à spécifier certaines des conventions utilisées.

Ainsi, c'est notamment le terme « indigène » que nous avons choisi d'employer pour évoquer les populations rencontrées par les explorateurs de l'expédition de la *Vega*. En effet, c'est l'expression qui est utilisée dans les récits de voyage de la fin du XIX^e siècle, mais c'est aussi une notion encore très largement usitée aujourd'hui par les anthropologues dans leurs ouvrages¹. Il semblait donc tout à fait acceptable et plus commode d'employer ce terme.

Nous tenons également à préciser que certains noms de peuple ou de personnage employés présentent des possibilités d'écriture multiple. Nous avons donc fait le choix de privilégier l'emploi d'une seule orthographe dans le corps de texte mais de conserver celle d'origine dans les citations.

¹ Pour exemple, l'anthropologue Nastassja MARTIN emploie ce terme dans *Les âmes sauvages. Face à l'Occident, la résistance d'un peuple d'Alaska* (2016) pour parler des Gwich'in d'Alaska.

Introduction

« Les anciennes collections sibériennes en provenance du détroit de Béring. Une histoire des collections », tel est l'intitulé du sujet qui nous a été proposé en ce début d'année. L'expression « en provenance du détroit de Béring » nous a ainsi permis de déterminer le cadre géographique de notre étude et constitua à ce titre le point de départ de nos recherches, visant alors à constituer un corpus d'objets. Au vu de cette indication géographique, nous avons en effet pris le parti d'interroger la base de données du musée du quai Branly-Jacques Chirac¹ par toponyme et avons circonscrit notre terrain de recherche à une zone comprenant : la partie orientale du District autonome Tchoukotka pour ce qui est du côté sibérien du détroit de Béring, ainsi que le Point Hope, Port Clarence, le Cap Nome, Saint Michel et l'île de Saint-Laurent pour la rive alaskienne [Fig. 1]². A partir de ce critère géographique, nous avons recensé des objets issus de collections inventoriées aux XIX^e et XX^e siècles, faisant ainsi de celles du XIX^e siècle les plus « anciennes collections » concernées par notre sujet. L'intitulé nous amenait également à déterminer un cadre culturel, le terme « sibériennes » induisant que notre attention se focalise sur les objets collectés en Sibérie. Mais d'emblée, une difficulté est apparue, du fait de la particularité géographique de la zone étudiée : le détroit de Béring chevauchant les continents asiatique et américain, certains objets catalogués dans la base TMS pouvaient être retrouvés par deux toponymes différents (« District autonome de Tchoukotka » et « Alaska (état) »), nous empêchant ainsi d'écarter les objets relevant de l'unité patrimoniale Amérique. Enfin, l'expression « une histoire des collections » avait vocation à orienter nos axes de recherche.

Une fois ceci posé et avant de pénétrer dans le cœur de notre étude, une définition de notre corpus et sa justification sont nécessaires. Celui-ci correspond à la collection 71.1884.12 et comprend 18 objets relevant des cultures tchouktche³ et inuit⁴ [Fig. 2]. D'après les renseignements fournis par la base TMS⁵, ces objets ont été collectés pendant l'expédition suédoise dite de la *Vega*, avant d'être donnés par le Musée de Stockholm au Musée

¹ Dite « base TMS », du nom du logiciel utilisé : « The Museum System » (© *Gallery Systems*).

² L'appellation [Fig.] renvoie aux *Annexes*.

³ 12 objets dont les numéros d'inventaire sont : 71.1884.12.5 ; 71.1884.12.6.1-2 ; 71.1884.12.7 ; 71.1884.12.8 ; 71.1884.12.9 ; 71.1884.12.10 ; 71.1884.12.11 ; 71.1884.12.12 ; 71.1884.12.13.1-3 ; 71.1884.12.14 ; 71.1884.12.15.1-2 ; 71.1884.12.17.

⁴ 6 objets dont les numéros d'inventaire sont : 71.1884.12.1.1 ; 71.1884.12.1.2 ; 71.1884.12.2 ; 71.1884.12.3 ; 71.1884.12.4 ; 71.1884.12.16.

⁵ Cf. Fiche d'enregistrement relative à la collection 71.1884.12 [Fig. 3].

d'Ethnographie du Trocadéro¹, et d'y être inventoriés en 1884. Le choix de ce corpus se justifie donc notamment par le fait que la collection 71.1884.12 ait été la plus ancienne inventoriée au XIX^e siècle au regard des objets aujourd'hui conservés au musée du quai Branly-Jacques Chirac pour cette région du monde. Il s'agit donc d'une collection embryonnaire et à ce titre, elle a forcément une histoire particulière.

Compte tenu de tous ces éléments, nous pouvons donc nous interroger : dans quelle mesure la « collection de la Vega » en provenance du détroit de Béring et à ce jour conservée au musée du quai Branly-Jacques Chirac est-elle le témoin d'une véritable dynamique des collections ? Pour répondre à cette question, nous avons opté pour une approche complexe des objets, oscillant entre analyse de leur matérialité et recherches en archives, une méthodologie incontournable dans le cadre de la recherche appliquée à l'histoire des collections. Notre étude vise ainsi à retranscrire le parcours de cette collection, depuis son contexte de collecte jusqu'à la gestion institutionnelle dont elle fit l'objet à l'époque du Musée d'ethnographie du Trocadéro, tout en la réinscrivant au cœur des dynamiques de collection qui se sont développées au tournant du XX^e siècle.

¹ Le Musée d'ethnographie du Trocadéro a été fondé en 1878 pour réunir les objets ethnographiques jusqu'alors disséminés dans les différents musées parisiens. Après avoir connu un second souffle dans les années 1928-1937, l'institution a fermé ses portes, remplacée par le Musée de l'Homme. Ses collections sont donc passées sous la tutelle successive du Musée de l'Homme à partir de 1938, puis du musée du quai Branly-Jacques Chirac en 2006 (comme en témoigne l'usage du préfixe « 71 » dans les numéros d'inventaire des collections héritées de cette dernière institution).

Chapitre I :
Le contexte de collecte

Avant toute étude approfondie de notre corpus, il convient de le replacer dans son contexte de collecte, celui de l'expédition suédoise dite de la *Vega*¹ (1878-1880), une expédition s'inscrivant elle-même plus largement dans le cadre des grandes missions scientifiques menées à la fin du XIX^e siècle.

Par l'organisation de voyages d'exploration dans de lointaines contrées, le XIX^e siècle poursuit une logique déjà en vigueur depuis la fin du XVIII^e siècle, celle de l'envoi de naturalistes aux quatre coins du globe, afin de procéder à l'inventaire le plus exhaustif possible de l'univers. Une telle démarche prend place dans le contexte d'un monde érudit où la vision encyclopédiste de l'histoire naturelle est prépondérante. La preuve en est que ces expéditions réunissent diverses d'institutions savantes : Académies, observatoires, Muséum, Ministères de l'instruction publique et de la Marine *etc.* Cette pratique trouve son inspiration dans le Nord de l'Europe. Un article du *Magasin encyclopédique* paru à la fin du XVIII^e siècle précise ainsi : « Les gouvernements du Nord, pays où l'histoire naturelle est cultivée avec beaucoup de succès, ont senti la nécessité des grands voyages ; il est inutile de rapporter la liste des voyageurs célèbres envoyés par l'impératrice de Russie [...]. Celle des savants danois [...] celle des Suédois [...] ».² Dès la seconde moitié du XIX^e siècle, cette influence des sciences naturelles, qui perdure jusqu'au début du XX^e, se retrouve comprise dans une discipline bien plus large alors en construction : l'Anthropologie. Ainsi, les expéditions scientifiques de cette période témoignent d'une véritable pluridisciplinarité, puisqu'elles réunissent des champs théoriques aussi variés que la linguistique, l'ethnographie, la géographie, l'histoire naturelle, l'anthropologie physique ou encore l'archéologie.

Au regard de l'histoire des voyages d'exploration, l'expédition de la *Vega* est d'une importance capitale, celle-ci ayant été la première à franchir le passage du Nord-Est³ par le détroit de Béring, bien que de nombreuses explorations et tentatives aient été menées auparavant sur les côtes septentrionales de l'Asie.

¹ Du nom du navire de l'expédition.

² Bertrand DAUGERON, *Collections naturalistes entre science et empires : 1763-1804*, Paris : Publications scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle, 2009, p 393.

³ Aussi appelé « route maritime du nord », le passage du Nord-Est est une voie maritime reliant l'océan Atlantique à l'océan Pacifique et empruntant les mers arctiques de la côte nord de la Sibérie.

A. L'EXPEDITION DE LA *VEGA*

1. Des expéditions préparatoires

Le succès de l'expédition de la *Vega* ne tient pas au hasard, celle-ci ayant été minutieusement préparée pendant plusieurs années par le professeur Adolf Erik Nordenskiöld (1832-1901), éminent explorateur des régions polaires. Tout en étudiant judicieusement les anciennes explorations réalisées dans cette partie du monde, il tint compte de ses propres expériences. En effet, c'est après avoir réalisé près de cinq voyages au *Spitzberg*¹, un autre au Groënland, ainsi qu'une traversée de la Norvège à la Sibérie, qu'il envisagea le projet d'entreprendre une autre expédition visant à effectuer pour la première fois le passage du Nord-Est.

Une première tentative d'exploration polaire fut menée en ce sens en 1872-1873 mais celle-ci se solda par un échec et un surcroît de dépenses considérable, les provisions venant à manquer à cause d'un « hivernage forcé »².

Malgré cet insuccès, une nouvelle expédition fut engagée dès 1875, avec pour objectif d'atteindre l'estuaire de l'Iénisseï³ par la mer de Kara [Fig. 1], et ouvrir ainsi une voie de navigation régulière entre le nord de l'Europe et l'embouchure des grands fleuves sibériens par le chemin maritime le plus court. L'enjeu que sous-tendait cette démarche était avant tout commercial, puisque la mise en place d'une telle voie aurait permis de faire parvenir en Suède les produits de la Sibérie septentrionale par la mer. Le but de l'expédition de l'Iénisseï fut complètement atteint, d'autant plus que Nordenskiöld écrivit lui-même en 1875 : « Cette fois j'arrivai presque à réaliser de point en point le programme qui avait été formulé avant notre départ.⁴ ». Toutefois, ses contemporains ont pu lui objecter que le voyage avait été réalisé dans des conditions optimales de navigation, ce qui poussa ce dernier à réitérer l'expérience en 1876, au cours d'une seconde expédition, elle aussi couronnée de succès. Ces deux expéditions préparatoires étaient donc de bon augure pour la suite.

¹ Toponyme d'origine allemande qui, jusqu'en 1920, désignait l'actuel archipel du Svalbard, appartenant au territoire de la Norvège.

² Expression employée lorsqu'un navire se retrouvait bloqué au milieu des glaces.

³ Nom d'un des plus longs fleuves d'Asie traversant la Sibérie centrale.

⁴ Adolf Erik NORDENSKIÖLD, *Notre expédition au pôle Nord et la découverte du passage du Nord-Est*, Paris : Dreyfous et Dalsace, s. d., p 52.

2. Les objectifs et enjeux de l'expédition de la *Vega*

Comme énoncé précédemment, la motivation première de l'expédition était de réussir à franchir le passage du Nord-Est, chose confirmée par A.E. Nordenskiöld dans son récit de voyage : « Nous avons atteint le but de notre voyage, c'est-à-dire que nous avons doublé le cap le plus septentrional de l'ancien monde »¹. Néanmoins, les enjeux de cette entreprise dépassaient largement le simple exploit maritime, étant aussi d'ordres scientifique, économique et politique.

S'inscrivant dans l'esprit naturaliste de l'époque, cette mission scientifique avait à charge de développer des savoirs géographiques et naturalistes. Elle devait s'intéresser aux branches les plus diverses de la connaissance, partant ainsi des relevés hydrographiques et des observations astronomiques en passant par les prélèvements géologiques, sans oublier l'étude de la faune et de la flore arctique, vivante et fossile. L'objectif était ainsi d'explorer l'histoire naturelle des mers et des terres arctiques sibériennes et du détroit de Béring dans son aspect le plus complet. Par ces recherches, le but poursuivi était celui d'une meilleure connaissance de l'histoire du globe. Dans le même ordre d'idée, il s'agissait aussi de mieux comprendre l'histoire du peuplement de l'Amérique, la région étant favorable à la conservation des vestiges, de par son climat extrême et sa topographie. En outre, une des missions de l'expédition était aussi de mettre à jour la cartographie de ces régions. A ce titre, précisons que jusqu'à l'arrivée de la *Vega*, cela faisait près de deux cents ans qu'aucun navire ne s'était rendu entre la *Léna* et le détroit de Béring² [Fig. 2], ce qui se traduisait par des relevés géographiques parfois plus qu'incertains³.

A tout cela se mêlait également un enjeu politique, une expédition d'une telle ampleur concourant au rayonnement de la Suède puisque « susceptible d'accroître la prospérité⁴ » du pays et d'éveiller un sentiment de fierté nationale. En effet, comme le souligne Krzysztof Pomian, à l'heure de l'avènement de l'État-Nation, la collecte de tout objet pouvant témoigner des mœurs, des usages, et des religions des peuples rencontrés par les navigateurs n'était pas anodine, celle-ci célébrant la nation qui, par l'intermédiaire de ses savants et

¹ Adolf Erik NORDENSKIÖLD, *Notre expédition au pôle Nord et la découverte du passage du Nord-Est*, Paris : Dreyfous et Dalsace, s. d., p 155-156.

² NORDENSKIÖLD, s.d., p 170.

³ « A l'Ouest [des côtes septentrionales de la Sibérie], comme Nordenskiöld le faisait déjà observer dans ses lettres d'août 1878, le relevé des côtes est des plus défectueux, l'expédition ayant navigué pendant plus de 500 kilomètres dans les parages indiqués comme terre par les cartes les plus récentes (1876). A l'est [vers le détroit de Béring], par contre, les erreurs relevées sont peu considérables. » in NORDENSKIÖLD, s.d., p 170.

⁴ NORDENSKIÖLD, s.d., p 82.

explorateurs, avait su reconnaître la valeur de ces objets et faire des sacrifices pour les acquérir. Les observations et collections recueillies au cours de l'expédition de la *Vega* avaient aussi pour vocation de permettre des avancées dans la compréhension des vestiges préhistoriques suédois, les peuples de la région polaire étant alors considérés comme « appartenant presque à l'âge de pierre »¹. Une telle démarche se comprend une nouvelle fois dans ce contexte d'affirmation du sentiment national où chaque État cherche à se légitimer par la compréhension de son histoire la plus ancienne. Cet aspect est par ailleurs parfaitement exprimé par A.E. Nordenskiöld :

Les travaux artistiques des Tschuktschis sont donc très intéressants au point de vue de l'histoire des origines de l'art, car ils permettent d'étudier à son point de départ cette faculté des hommes qui, dans le cours des siècles, s'est développée et a enfanté des chefs-d'œuvre. Ces mêmes travaux n'offrent pas un moindre intérêt pour l'archéologue ; ils fournissent, en effet, un moyen d'expliquer les caractères uniques de la Suède et les dessins paléolithiques qui, dans ces derniers temps, ont été reconnus d'une si grande importance pour l'étude des temps préhistoriques².

L'autre objectif de cette mission était aussi de mieux appréhender les relations entretenues par les indigènes avec les puissances occidentales et d'évaluer ainsi la possibilité d'exercer une éventuelle influence dans une région aux frontières mouvantes, la Russie ayant cédé l'Alaska aux Etats-Unis en 1867, soit un peu plus de dix ans seulement avant ce voyage. L'enjeu était donc de déterminer quelle puissance avait la mainmise sur ces régions, comme le suggèrent les propos tenus par A.E. Nordenskiöld :

L'île de Behring [...] ne fait pas partie de l'Amérique et appartient à la Russie. Néanmoins la Compagnie américaine d'Alaska a acquis le monopole de la chasse dans l'île et y entretient un comptoir assez important qui fournit les 300 habitants de l'île de vivres et d'articles manufacturés. [...] Des autorités russes sont établies dans l'île pour y faire respecter les droits de la Russie et maintenir l'ordre³.

Enfin, d'un point de vue politico-économique, l'expédition suédoise était l'occasion d'ouvrir, si ce n'est une nouvelle route commerciale (cela ayant déjà été permis par l'expédition de l'*Ienisseï*), des possibilités de communications maritimes entre les différentes parties du monde baignées par ces mers arctiques. Ainsi, l'expédition de la *Vega*, de part les avancées scientifiques dont elle était porteuse, visait à obtenir des résultats politiques et commerciaux.

¹ NORDENSKIÖLD, s.d., p 212.

² A.-E. NORDENSKIÖLD, *Voyage de la Vega autour de l'Asie et de l'Europe*, traduit du suédois par Rabot et Lallemand, Paris : Hachette, vol.2, 1885, p 153.

³ NORDENSKIÖLD, s.d., p 286-287.

3. Organisation de l'expédition

L'expédition de la *Vega* fut menée par un équipage pluridisciplinaire et international, à la tête duquel se tenait A.E. Nordenskiöld, un explorateur finlandais¹. Ce dernier, géologue et minéralogiste de formation, était alors intendant du département minéralogique du Museum d'histoire naturelle de Stockholm. Il était accompagné du lieutenant Palander, commandant du navire la *Vega* ; du docteur Kjellmann, chef des travaux botaniques de l'expédition ; du docteur Stuxberg, chef des travaux zoologiques ; du docteur Almqvist, médecin de la mission ; du lieutenant Brusevitz, commandant en second de la *Vega* ; du lieutenant italien Bove, chef des travaux hydrographiques ; du lieutenant danois Hovgaard, chef des travaux magnétiques et météorologiques ; et du lieutenant russe Nordqvist, interprète et aide-zoologue. A cet état-major, il convient d'ajouter vingt et un sous-officiers et matelots². La composition de l'équipage, dont les membres sont pour la plupart spécialistes des diverses branches des sciences naturelles, est ainsi en accord avec les recommandations faites aux voyageurs en cette fin du XIX^e siècle³.

Pour ce qui est des financements de l'expédition, A.E. Nordenskiöld fit appel à la générosité de ses deux fidèles mécènes, Alexandre Sibiriakoff et Oscar Dickson, qui s'étaient déjà engagés lors de précédentes expéditions. S'ajouta également l'appui du roi de Suède, qui subventionna la mission à titre personnel mais aussi au nom de sa fonction, ce dernier se devant d'encourager une entreprise scientifique aussi prometteuse. L'Académie des sciences de Stockholm participa pour sa part par le prêt de nombreux instruments nécessaires à l'étude des éléments naturels.

Concernant l'aspect logistique de ce voyage, la *Vega* ne fut pas le seul navire engagé dans cette expédition. Elle était accompagnée de trois autres bateaux à vapeur (la *Léna*, le *Frazer* et l'*Express*), destinés à servir d'éclaireur et à transporter les lourdes cargaisons de vivres et de charbon au cours de ce long périple. Partie du port de Tromsø avec l'équipage au complet le 21 juillet 1878, la *Vega* atteint le détroit de Béring le 20 juillet 1879 après un hivernage de neuf mois, et est de retour à Stockholm le 24 avril 1880 [Fig. 3].

¹ A ce titre, il était sujet de l'empire russe puisqu'à la fin du XIX^e siècle, ce dernier possédait un territoire incluant le grand-duché de Finlande. Sa nomination à la tête d'une expédition suédoise s'explique par le fait qu'il passa une importante partie de sa vie dans ce pays, s'étant exilé en Suède de 1858 à 1862, après avoir rencontrés des difficultés avec les autorités gouvernementales de la Finlande.

² NORDENSKIÖLD, s.d., p 117-118.

³ En 1881, David Kaltbrunner publiait son *Aide mémoire du Voyageur*, qui résumait les notions générales de géographie physique et politique, de géologie, de biologie et d'anthropologie, toutes nécessaires pour mener à bien un voyage d'exploration.

B. LES OBJETS COLLECTÉS

1. Organisation géoculturelle du détroit de Béring

Avant d'aborder la question des modalités de collecte de l'expédition, il convient de mieux saisir l'organisation ethnographique qui était celle du détroit de Béring à la fin du XIX^e siècle. Néanmoins, il faut préciser que celle-ci était encore peu connue, la mission ayant justement contribué à affiner les connaissances sur ce point.

D'après les récits des explorateurs de la *Vega*, trois ethnies cohabitaient à cette époque dans le détroit de Béring : les Tchouktches¹, les Esquimaux² et les *Ankali*³. Les Tchouktches étaient très présents sur les rives asiatiques du détroit ainsi qu'à l'intérieur des terres sibériennes. Ils entretenaient également d'importantes relations d'échanges avec les *Ankali* de la baie Saint-Laurent, ce qui supposait ainsi de nombreux déplacements, sans toutefois que cet espace puisse être reconnu comme habité par les Tchouktches⁴. Enfin, à la lecture des notes de voyage, la présence de ce peuple sur les rives américaines du détroit ne reste qu'hypothétique, le récit précisant à propos des indigènes de Port-Clarence :

Ces indigènes étaient des Esquimaux qui ne comprenaient pas un mot de tchuktsche. Parmi eux se trouvait pourtant une femme tchuktsche. D'après les renseignements qu'elle nous donna, des campements habités par ses congénères se trouveraient également sur la rive américaine du détroit de Bering, au Nord du cap du Princes de Galles. Les Tschuktschis sont probablement peu nombreux dans ces parages [...]⁵.

Quant aux Esquimaux, ils étaient installés sur les côtes américaines du détroit de Béring ainsi que dans le Nord-Ouest de l'île Saint-Laurent, une île géographiquement plus proche de la

¹ Désignés sous le terme « Tschuktschis » ou « Tchouktchi » dans les comptes-rendus de l'expédition.

² Le terme « Esquimaux » ou « Eskimos » signifie « ceux qui parlent une langue étrangère ». Bien qu'il ait été très largement employé à la fin du XIX^e siècle et fasse encore partie du langage usuel, il a été abandonné en 1977 au profit du terme générique « Inuit ». Ce terme n'exclut cependant pas les désignations régionales, parmi lesquelles Yuit en Sibérie ou encore Inupiat et Yupik dans le Nord et le centre de l'Alaska.

³ Terme par lequel les Tchouktches des côtes sibériennes du détroit de Béring désignaient les esquimaux d'Asie parlant leur langue. Selon A.E Nordenskiöld, cette appellation équivaldrait aux *Onkilon* évoqués par Wrangel et aux *Namollos* de Lütke.

⁴ Chose confirmée par Leroi-Gourhan : « Contrairement à ce que sa position pourrait faire présumer, cette île [Saint-Laurent] ; jusqu'à nos jours, a été peuplée d'Eskimo et non de Tchouktchi ; quoique ces derniers mènent avec les insulaires de Saint-Laurent un commerce actif. », in André LEROI-GOURHAN, *Archéologie du Pacifique-Nord, matériaux pour l'étude des relations entre les peuples riverains d'Asie et d'Amérique*, thèse sous la direction de Marcel Mauss, Institut d'Ethnologie de Paris, 1946.

⁵ NORDENSKIÖLD, 1885, p 81-82.

Sibérie mais relevant de l'état d'Alaska. Leur présence sur les côtes sibériennes n'a pu être observée au cours de l'expédition de la *Vega*. Pourtant, des travaux plus anciens en faisaient référence, ce qui amena les explorateurs à penser que ce peuple aurait fini par totalement se confondre avec les Tchouktches¹ ou se serait fait chasser des côtes par ces derniers avant de s'installer dans le Nord-Est de la baie Saint-Laurent, les Esquimaux de cette contrée parlant un idiome tchouktche mélangé à quelques mots esquimaux². Ce serait ce même peuple que les Tchouktches désignent sous le nom d'*Ankali*.

Du fait du parcours effectué par la *Vega* au plus près des côtes septentrionales sibériennes et de son hivernage forcé près du village de *Pitlekaj* [Fig.4] en territoire tchouktche, la majorité des objets collectés au cours de l'expédition relèvent de cette culture. Les Tchouktches, qui se prénomment entre eux *lyg''oravêl'at*, c'est-à-dire « le vrai peuple », se divisent en deux groupes par leur mode de vie et de relation au monde. Les uns sont pasteurs de rennes et nomadisent avec leurs grands troupeaux à l'intérieur des terres, entre le détroit de Béring et l'Indiguirka, et sont à ce titre appelés les « Tchouktches du renne ». Les autres sont pêcheurs sédentaires et habitent dans des campements le long des côtes du détroit de Béring, ce qui explique leur dénomination de « Tchouktches maritimes ».

2. Comparaison typologique des objets collectés d'un côté et de l'autre du détroit

Les productions indigènes collectées de part et d'autre du détroit de Béring présentent des similarités indéniables, que celles-ci relèvent du domaine de l'armement, du costume ou des ustensiles de ménage. Les explorateurs de la *Vega* en firent rapidement l'observation : « [...] parfaite conformité des ustensiles de ménage qu'ils emploient [...] complète ressemblance chez les Esquimaux et chez les Tschuktchis. Ces deux peuples voisins ont certainement plus d'ustensiles semblables dans leurs tentes que de mots communs dans leurs langues.³ ». Ainsi, d'après les dessins d'objets réalisés par les membres de l'expédition, des correspondances typologiques peuvent être constatées, notamment en ce qui concerne les outils de pêche, certains harpons tchouktches ressemblant fortement à ceux rencontrés chez

¹ « En cas que des Esquimaux aient demeuré autrefois, non seulement à l'embouchure de l'Anadyr, mais encore au cap Est, il semblerait que leur nationalité se fût totalement confondue, depuis, avec celle des Tschuktchis dans cette région. » in NORDENSKIÖLD, s.d., p 271.

² « Ainsi, les indigènes de la baie Saint-Laurent parlent un idiome tschuktchis mélangé seulement de quelques mots étrangers et, au point de vue physique comme du reste par leur habitudes, ces Esquimaux ressemblent beaucoup aux Tschuktchis. » in NORDENSKIÖLD, 1885, p 81-82.

³ NORDENSKIÖLD, s.d., p 272.

les Esquimaux de Port-Clarence [Fig. 5]. Néanmoins, cette convergence dans les moyens de subsistance de part et d'autre du détroit de Béring s'explique davantage par le climat et l'importance géographique du littoral, plutôt que par l'existence d'un éventuel capital culturel commun entre les deux rives, les mêmes éléments pouvant aussi se retrouver dans les ustensiles de ménage des Groenlandais¹. Toutefois, une ressemblance peut aussi être observée dans les pièces sculptées [Fig. 6], dont l'usage et les techniques de fabrication sont pourtant indépendants des contraintes environnementales. Selon André Leroi-Gourhan², ces similarités pourraient s'expliquer par des emprunts directs entre ces deux peuples, les Esquimaux et les Tchouktches entretenant depuis un grand nombre de siècles des relations commerciales, une pratique également observée par les navigateurs de la *Vega*.

Ces correspondances typologiques, associées à l'organisation géoculturelle particulière du détroit de Béring, mettent en lumière la nécessité absolue de préciser le lieu de collecte des objets, puisqu'en l'absence de dessin annoté ou de tout autre document, il peut devenir vite difficile d'établir avec certitude la provenance des objets recueillis. C'est d'ailleurs l'un des écueils méthodologiques rencontré durant l'expédition de la *Vega*. Nordenskiöld admettait lui-même qu'« à ce moment, je m'attachais relativement peu à la localité et aux circonstances de la trouvaille [...] »³.

3. Modalités de la collecte

L'expédition de la *Vega* a permis la constitution d'une importante collection relative aux régions polaires du détroit de Béring, mais aussi à l'ensemble des régions traversées au cours de ce voyage maritime. Cette nécessité de la collecte peut se comprendre au regard du contexte de l'époque, puisque comme dit précédemment, le monde de la fin du XIX^e siècle baigne dans un esprit naturaliste qui promeut l'inventaire visuel et encyclopédique de l'univers. En outre, ce concept de collecte est étroitement lié à la pratique même du voyage puisque sans traces matérielles (quelle qu'en soit la nature : spécimens et objets, cartes et dessins, photographies, journal de route *etc.*), le souvenir du voyage s'efface. Ces collections sont donc destinées « à attester de la réalité du voyage accompli⁴ ». Enfin, comme le

¹ NORDENSKIÖLD, s.d., p 182.

² LEROI-GOURHAN, 1946, p 11.

³ NORDENSKIÖLD, s.d., p 265-266.

⁴ Actes du colloque *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, Paris, juin 1993, publié sous la direction du Centre Alexandre Koyré, Paris : Éditions du Muséum national d'histoire naturelle, 1997, p 163.

soulignait A.E Nordenskiöld dans son récit de voyage, la collecte d'objets témoigne également de cette volonté de donner une image fidèle et vivante de la vie des peuples rencontrés¹.

A ce titre, la typologie des objets collectés pendant l'expédition est extrêmement variée, puisqu'aux objets manufacturés s'ajoutent des ensembles minéralogiques, des échantillons de faune et de flore, des vestiges archéologiques *etc.*, sans oublier tous les procédés d'enregistrement autres que la collecte de spécimens, tels que les dessins, les photographies, les courriers envoyés par Nordenskiöld au gouvernement suédois, ou encore les notes et récits de voyage. Tous ces procédés ne sont pas exclusifs et peuvent se combiner les uns aux autres, la collecte d'un objet pouvant ainsi se retrouver associée à un croquis le représentant. Par ailleurs, en plus de s'intéresser aux productions matérielles des populations rencontrées, les explorateurs se sont également attachés à rendre compte au mieux du domaine de l'immatériel ((langue, mœurs *etc.*), ce que précise le lieutenant Nordqvist dans le compte-rendu de son excursion à *Pidlin* : « Mon conducteur chanta au retour des chansons tschuktsches. [...]. J'ai essayé de noter un de ces chants, aussi fidèlement que possible, pour donner un échantillon approximatif de la musique tschuktsche². » [Fig. 7].

Se pose aussi la question de la manière dont les objets manufacturés ont été recueillis pendant l'expédition. Bien que la majorité d'entre eux ait été obtenue par voie d'échange avec les indigènes, certains objets ont été collectés de manière profanatoire, un fait décrit à plusieurs reprises dans les récits de voyage de l'expédition³. Il est également envisageable que des prélèvements aient été effectués dans les campements indigènes, en particulier à *Pitlekaj*, un village abandonné par les Tchouktches maritimes au mois de février pour rejoindre la station de pêche de *Najtskaj* [Fig. 7]. En effet, au cours de ces migrations annuelles, les Tchouktches n'emportaient avec eux que les objets strictement indispensables, et en laissaient

¹ NORDENSKIÖLD, s.d., p 176.

² NORDENSKIÖLD, s.d., p 230.

³ « Le 15 octobre, [...] Johnsen revint terrifié d'une excursion de chasse. Il disait avoir trouvé sur la *tundra* un homme assassiné [...] il rapportait, comme pièces à conviction, plusieurs objets trouvés auprès du cadavre. Il revenait notamment avec une très belle lance [...]. Il avait heureusement pu traverser avec ses objets le campement des Tschuktschis, sans être remarqué. [...] ne s'agissait nullement d'un assassinat, mais simplement d'un mort exposé sur la *tundra*. L'examen du cadavre, que le docteur Almqvist alla faire à ma demande [la parole est donnée à Nordenskiöld], confirma mon hypothèse. Comme les loups, les renards et les corbeaux avaient déjà déchiqueté le corps, notre docteur pensa qu'il pourrait également en prendre sa part : il nous rapporta la tête du Tschuktschis, non sans avoir pris la précaution de la cacher soigneusement au milieu d'ustensiles de chasse. [...]. Ce crâne figure aujourd'hui dans les collections rapportées par la *Vega*. Les Tschuktschis ne remarquèrent nullement cette profanation. » in A.E. NORDENSKIÖLD, *Voyage de la Vega autour de l'Asie et de l'Europe*, traduit du suédois par Rabot et Lallemand, Paris : Hachette, vol.1, 1883, p 453-454.

ainsi un bon nombre dans leurs anciennes habitations, avec pour projet de les retrouver au moment de leur retour. Néanmoins, le principal mode de collecte en vigueur lors de l'expédition de la *Vega* fut l'échange. Des collections importantes d'ustensiles de ménage, d'armes et de costumes furent ainsi constituées. Les indigènes échangeaient en effet les objets de leur industrie contre de la nourriture¹ et des produits de manufacture occidentale². Une fois encore, le témoignage de A.E Nordenskiöld est riche d'informations pour notre étude. Il indique en effet :

Les marchandises les plus recherchées sont de grosses aiguilles à coudre et à raccommoder, des couteaux, surtout de gros calibre, des haches, des scies, des poinçons et d'autres outils en fer, des chemises de toile et de laine de couleurs voyantes, quoique les blanches trouvent aussi des amateurs ; enfin, des fichus et du tabac. Il faut naturellement ajouter l'eau-de-vie [...] ³.

Ces relations d'échange avec les indigènes ne sont pas sans implication sur la représentativité des objets collectés. En effet, il est arrivé que certains items ne puissent être négociés par les explorateurs, ou à titre exceptionnel, si bien que la proportion des différentes typologies d'objets recueillis ne reflète pas pleinement la réalité du terrain. C'est notamment le cas des amulettes tchouktsches ou des pièces sculptées, comme le montre ce passage du récit de voyage : « [...] des oiseaux peints aux ailes déployées, grossièrement taillés dans le bois. Je tentai vainement de les acquérir en échange d'une grande couverture grise, article contre lequel je pouvais obtenir ordinairement tout ce que je voulais. Mes instances furent vaines⁴. ». A cela s'ajoute le fait que toute collection relève des choix opérés par le collecteur, chose précisée par A.E. Nordenskiöld au moment de ses échanges avec les indigènes de Port-Clarence :

Pendant notre séjour dans la presqu'île tchuktsche, nos ressources étaient très faibles en objets propres aux échanges. Aussi me fut-il souvent difficile de déterminer un Tschuktschis à m'abandonner un article de ménage que je voulais acquérir. Ici, au contraire, j'étais riche, grâce au superflu de nos provisions d'hiver. J'en profitais pour acquérir une belle et complète collection d'objets ethnographiques choisis⁵.

Reste un point fondamental à aborder à propos des objets collectés : la question de leur authenticité. En effet, les explorateurs de la *Vega* précisent à de nombreuses reprises que les

¹ Nordenskiöld précise à ce titre qu'« une vertèbre de cétacé valait deux biscuits », in NORDENSKIÖLD, s.d., p 254.

² L'argent s'est révélé être une piètre monnaie d'échange, celui-ci ne trouvant grâce aux yeux des indigènes qu'après que la pièce ait été percée pour en faire un pendant d'oreilles.

³ NORDENSKIÖLD, s.d., p 183.

⁴ NORDENSKIÖLD, s.d., p 281.

⁵ NORDENSKIÖLD, s.d., p 280.

Tchouktches étaient de redoutables commerçants. La ruse faisait ainsi partie intégrante du jeu des négociations et était même perçue comme quelque chose de méritoire. Elle fut notamment à l'œuvre pour les spécimens naturels, les navigateurs de la *Vega* rapportant par exemple que les Tchouktches avaient tenté de leur présenter comme un lièvre, un renard dont ils avaient enlevé la peau, la tête et les pattes¹. Cette pratique permet de nous interroger : alors que des naturalistes pouvaient difficilement se faire abuser par de tels stratagèmes concernant les spécimens d'histoire naturelle, qu'en était-il pour les produits de manufacture indigène ? Dans l'état actuel de nos connaissances, la question reste sans réponse. Par ailleurs, un autre phénomène à l'œuvre pendant ces grands voyages d'exploration doit être évoqué : la fabrication d'objets spécialement conçus à la demande des navigateurs occidentaux. Plusieurs éléments semblent indiquer qu'une telle approche fut observée pendant l'expédition de la *Vega*, comme en témoigne ce passage du récit de voyage de Nordenskiöld à propos des Tchouktches : « Ils accomplissaient avec soin leurs propres travaux ; au contraire, ils mettaient la plus grande négligence à exécuter ceux dont nous les chargions.² ». Cette affirmation de l'auteur peut nous laisser supposer que des objets auraient été « commandés » aux indigènes par les explorateurs de la mission³. Cela pourrait notamment expliquer la présence dans note corpus d'étude d'un modèle de harpon portant le numéro d'inventaire 71.1884.12.5. Ce dernier a particulièrement retenu notre attention du fait de ses flotteurs en forme de phoques dont la représentation nous semble peu conforme à l'esthétique tchouktche⁴ [Fig. 8].

¹ NORDENSKIÖLD, s.d., p 253-254.

² NORDENSKIÖLD, 1885, p 138.

³ Quand bien même ces pièces n'auraient pas servi dans leur culture d'origine, il n'est pas envisageable de mettre en doute leur authenticité au point de les qualifier de « faux », celles-ci ayant été fabriquées par les indigènes eux-mêmes.

⁴ Représentation très en volume et quasi caricaturale du fait des petites nageoires et de la queue parfaitement signifiées, là où les poids de pêche et flotteurs des autres objets consultés (71.1884.12.13.1-3 ; 71.1991.20.130) apparaissaient plus schématiques.

C. LE DEVENIR DES OBJETS À LA FIN DE LA MISSION

1. Réception à Stockholm

Les objets collectés lors de l'expédition de la *Vega* avaient tous vocation à intégrer les collections nationales suédoises, puisque comme le soulignait A.E. Nordenskiöld, « Les collectionnements de ce genre se faisaient exclusivement pour le compte de l'expédition, et dans la règle, tout collectionnement pour compte privé d'objets d'histoire naturelle et d'ethnographie était formellement interdit.¹ ». Ainsi, tous les spécimens de sciences naturelles recueillis intégrèrent les collections du Musée royal d'histoire naturelle de Stockholm², et furent répartis dans les différents départements en fonction du type de matériel³. Nordenskiöld était lui-même en charge du département de minéralogie, pour lequel il fit beaucoup concernant la gestion et l'accroissement des collections, grâce à une large politique d'achats et de recherche dans les sites minéralogiques les plus importants de Scandinavie. Quant aux objets ethnographiques, ils furent eux-aussi inscrits à l'inventaire du Musée d'histoire naturelle en 1880⁴. En effet, à cette date, il n'existait pas encore d'institution spécialement dédiée à l'ethnographie en Suède⁵, A.E. Nordenskiöld ayant en quelque sorte ouvert la voie à la constitution de ce type de collection :

En Suède, le baron de Nordenskiöld était à peu près le seul voyageur ayant formé de grandes collections spéciales, chez les Tschouktschis et chez les Innuits (sic) ; les autres collections du Musée national se composaient d'objets recueillis au hasard⁶.

De ce fait, la collection d'objets manufacturés a été donnée par A.E. Nordenskiöld au département ethnographique du Musée d'histoire naturelle⁷, qui dépendait lui-même de la

¹ NORDENSKIÖLD, s.d., p 205.

² Placé sous la tutelle administrative de l'Académie royale des sciences, et cela jusqu'en 1965.

³ Renseignement recueilli par les communications personnelles de Anne de Malleray, archiviste au Centre d'histoire des sciences de Stockholm, le 28 mars 2018 et de Jörgen Langhof, conservateur de minéralogie au Musée d'histoire naturelle de Stockholm, le 27 mars 2018.

⁴ Le nombre « 1880 » apparaissant dans le numéro d'inventaire de ces objets actuellement conservés au Musée ethnographique de Stockholm.

⁵ L'actuel Musée ethnographique ne fut fondé qu'en 1900 [Communication personnelle de Martin Schultz, conservateur au Musée ethnographique de Stockholm, le 12 février 2018].

⁶ Ernest-Théodore HAMY, « Revues et Analyses », *Revue d'ethnographie* [En ligne], vol.8, 1889, p 300.

⁷ Communication personnelle de Gertrud Nord, responsable des archives du Musée national des Beaux-Arts de Stockholm, le 2 mars 2018. Cela a également pu être confirmé par les informations renseignées dans la base de données Carlotta (système d'information mutualisé et développé pour les collections de plusieurs musées suédois, dont quatre à Stockholm : le Musée ethnographique, le Musée de la Culture Mondiale, le Musée de l'Asie de l'Est, et le Musée de la Méditerranée).

Division des animaux vertébrés¹ (soit le département de zoologie). Ce dernier était dirigé par Fredrick Adam Smitt². Enfin, le reste du matériel de l'expédition fut envoyé à différentes institutions suédoises, telles que le Musée d'histoire, ou encore le Musée de la marine, qui reçut plusieurs cartes et outils de navigation.

Les spécimens et objets collectés furent aussi largement diffusés par le biais des publications scientifiques, soit dans le *Bulletin de l'Académie des sciences*, soit dans celui de la Société géologique suédoise. Par ailleurs, des représentations dessinées de ces objets étaient visibles dans le récit de voyage illustré que Nordenskiöld publia en suédois dès son retour, suivi en 1883 et 1885 par les traductions françaises de Charles Rabot et Charles Lallemand. Enfin, toujours dans cette optique de diffusion, une exposition traitant de l'expédition de la *Vega* fut inaugurée le 7 juillet 1880 par le roi de Suède, dans une aile du Palais royal. Cette exposition itinérante fut ensuite visible à Berlin et à Saint-Pétersbourg, ainsi qu'en Finlande³.

2. La mise en place d'une politique d'échanges

L'enthousiasme généré par l'expédition de la *Vega* fut tel qu'il motiva plusieurs musées à proposer des échanges d'objets avec le Musée d'histoire naturelle de Stockholm. Ces derniers espéraient ainsi pouvoir exposer dans leurs vitrines des preuves matérielles attestant de cette illustre expédition menée dans les contrées lointaines du détroit de Béring. Le matériel ethnographique rapporté par l'expédition étant quantitativement élevé, le Musée royal d'histoire naturelle vit dans la mise en place de cette politique d'échanges, le moyen de partager les connaissances recueillies, tout en enrichissant ses propres collections avec des objets de provenances diverses. C'est ainsi que des échanges furent réalisés avec diverses institutions suédoises, notamment le musée de Göteborg⁴ dont le port avait servi de point de départ à la *Vega*, et étrangères.

En effet, contrairement aux informations de provenance communiquées par la base TMS à propos de la collection étudiée (71.1884.12), les objets de notre corpus ne relèvent pas d'un « don » effectué par le Musée de Stockholm au Musée d'ethnographie du Trocadéro

¹ HAMY, 1889, p300.

² Communication personnelle de Anne de Malleray, archiviste au Centre d'histoire des sciences de Stockholm, le 28 mars 2018.

³ « [...] le 7 juillet, Sa Majesté le Roi ouvrit solennellement l'Exposition de la Vega, installée dans une aile du Palais royal, puis à Berlin et à Saint-Pétersbourg, que je [Nordenskiöld] visitai quelques mois plus tard, enfin dans ma chère patrie, la Finlande. » in NORDENSKIÖLD, 1885, p 448.

⁴ Information communiquée par Martin Schultz (cf. note 5 p 12).

mais d'un échange. Ainsi, bien que le terme « don » soit aussi présent dans la *fiche d'enregistrement* de la collection et le point sept des *fiches descriptives* de chaque objet, le *Registre d'inventaire du Musée d'ethnographie du Trocadéro* indique clairement la mention « échange » dans son coin supérieur droit [Fig. 9]. Par ailleurs, d'autres documents d'archives viennent préciser l'effectivité de cet échange, puisqu'une partie de la correspondance entretenue par les deux institutions à propos de cette démarche a pu être retrouvée¹. Une première lettre en date du 13 juillet 1882, signée « F.A. Smitt » est adressée au « Directeur » du Musée d'ethnographie du Trocadéro (fonction occupée par Ernest-Théodore Hamy de 1880 à 1906) [Fig. 11]. Elle a en réalité été écrite au nom de Fredrik Adam Smitt² par Kornelia Pålman, son assistante. Cette précision a été apportée par le Service des archives du Centre d'histoire des sciences de Stockholm et confirmée par un travail comparatif des écritures en présence dans les différents courriers de cette correspondance [Fig. 12]. Cette lettre indique que les objets ethnographiques demandés par le Musée d'ethnographie du Trocadéro ont pour projet d'être envoyés³, là où un courrier du même auteur et daté du mois de novembre 1883 mentionne :

J'ai le plaisir de vous envoyer ce soir par le chemin de fer une caisse contenant des objets ethnographiques dont les numéros /_ 58 sont des doubles de la collection Nordenskiöld. J'ai joint à ces souvenirs de l'expédition de la Véga, deux objets de la Finlande, les numéros 59 & 60. La liste ci-jointe est en suédois vue (sic) que Mr. Rabot ai (sic) eu l'obligeance de me dire qu'il voudrait bien se charger de la traduction⁴.

¹ Certains courriers en provenance de Stockholm étaient accessibles numériquement au Service des Archives du musée du quai Branly-Jacques Chirac, dans un document présentant les *Demandes et lettres de remerciement pour le don d'objets en double du MET à des musées (1878-1910 environ)*. Il manquait néanmoins l'autre partie de la correspondance, relative aux réponses adressées par le Musée d'ethnographie du Trocadéro au Musée de Stockholm, logiquement conservée au sein des services d'archives suédois. Toute la difficulté fut de mettre la main sur ces documents, les archives du Musée d'histoire naturelle de Stockholm ayant été très largement disséminées entre différentes institutions suédoises depuis la fin du XIX^e siècle. Après avoir contacté près de neuf services archivistiques différents, c'est au Centre d'histoire des sciences qu'une autre partie de la correspondance a pu être retrouvée, bien que présentant essentiellement des brouillons de lettres envoyées par Stockholm. Par ailleurs, Anne de Malleray, archiviste de cette institution, nous informa que le carton renfermant ces documents présentait une note manuscrite en suédois [Fig. 10] précisant « la partie principale de cette correspondance se trouve au musée d'Ethnographie », des éléments que nous n'avons à ce jour pas retrouvés.

² Responsable du département de zoologie du Musée d'histoire naturelle de Stockholm dont dépendait la section ethnographique.

³ « Je vais pouvoir vous procurer tous les objets ethnographiques que vous avez demandés » in Lettre de Mrs. Kornelia Pålman au nom de F.A. Smitt à E.-T. Hamy, Stockholm, 13 juillet 1882 [Service des Archives du musée du quai Branly-Jacques Chirac, Cote : DA001334/15470, p 186].

⁴ Brouillon d'une lettre de Mrs. Kornelia Pålman au nom de F.A. Smitt à E.-T. Hamy, Stockholm, novembre 1883 [Service des Archives du Centre d'histoire des sciences].

Enfin, la mention « échange » apparaît dans une lettre en date du 28 mars 1884 [Fig. 13]. Kornelia Pålman écrivit ainsi : « Monsieur le professeur Smitt m'ayant demandé de rendre compte des collections que je signe je vous prie de vouloir bien me dire si vous avez reçu les doubles de la collection Nordenskiöld et ce que vous avez décidé quant à l'échange¹ ».

3. Réception de cette collection en France : une collection embryonnaire

Le corpus étudié, inventorié au MET en 1884, ouvre la voie à l'enrichissement des collections de la Sibérie septentrionale en France, cette région du monde ayant été très peu représentée jusqu'à cette date dans les collections des institutions françaises. C'est d'ailleurs ce qui motiva le don de Nicolas Gondatti aux musées de Paris, tel que mentionné dans une lettre adressée au ministre de l'Instruction le 6 juin 1898² :

Concernant d'après mes propres observations que les Musées de Paris, quoique si complets par leurs collections si riches, n'ont rien du pays de Tschouktschi, je me permets de Vous adresser, Monsieur le Ministre, quelques objets dans quatre caisses en signe de ma plus vive sympathie pour Votre beau pays et votre nation si douce et hospitalière.

Toutefois, bien que peu présents dans les collections françaises, les objets ethnographiques de ces régions étaient connus. En effet, dans la correspondance précédemment évoquée entre le Musée d'ethnographie du Trocadéro et le Musée royal d'histoire naturelle de Stockholm, ce sont les responsables de collections français qui demandent explicitement ces pièces³. Plusieurs facteurs peuvent expliquer cet intérêt, parmi lesquels la place accordée aux collections du Grand Nord à l'exposition universelle de Paris en 1878. La section russe y avait présenté des objets qui relevaient des cultures des différents pays sujets de l'Empire⁴. Les autres raisons qui peuvent être avancées sont plus directement liées à l'expédition de la *Vega*. En effet, le périple maritime ayant été particulièrement suivi en France, les revues de l'époque, telles que *Le Tour du monde* ou *Le Figaro*, se faisaient le relai de la presse suédoise en proposant dans leurs pages la lecture des notes de voyage envoyées par A.E. Nordenskiöld

¹ Brouillon d'une lettre de Mrs. Kornelia Pålman au nom de F.A. Smitt à E.-T. Hamy, Stockholm, 28 mars 1884 [Service des Archives du Centre d'histoire des sciences].

² Copie de la retranscription du courrier réalisée par Marie-Lise Beffa et Laurence Delaby in M.-L. BEFFA, L. DELABY, *Festins d'âmes et robes d'esprits : les objets chamaniques sibériens du musée de l'Homme*, Paris : Publications scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle, 1999, p 220. [Fig. 14].

³ Cf. note 3 de la page précédente.

⁴ « Catalogue des objets ethnographiques de l'Exposition selon les pavillons », Service des Archives du Musée du quai Branly-Jacques Chirac, Cote : DA000296/15147, p52-53/54.

aux autorités gouvernementales suédoises. A cela, il faut ajouter le retour triomphal de l'équipage en Europe, et notamment à Paris. Nordenskiöld y eut l'occasion de retracer brièvement les mobiles qui l'ont déterminé à entreprendre un tel voyage ainsi que les divers étapes parcourues, ce qui fut peut-être l'occasion d'observer quelques objets collectés pendant l'expédition.

Chapitre II :
Étude approfondie
du corpus

Le contexte de collecte de notre corpus ayant été défini, il apparaît clairement que ce dernier s'inscrit dans une véritable dynamique, puisqu'il provient d'une collection étrangère constituée lors d'un voyage d'exploration. Les objets étudiés ont ainsi parcouru plusieurs milliers de kilomètres avant d'intégrer les collections du Musée d'ethnographie du Trocadéro. Ceci ayant été posé, il s'agit à présent de montrer que même après avoir intégré le circuit muséal parisien, l'aspect dynamique de cette collection n'a en rien diminué.

Même si le musée a pour mission de conserver et peut être vu comme un milieu stable et figé, probablement du fait de l'inaliénabilité et de l'imprescriptibilité des collections françaises, il est le lieu d'une intense circulation des objets. Cela se comprend ne serait-ce que par la gestion quotidienne des collections, et à plus forte raison au moment d'éventuels transferts ou restructurations, l'ensemble de ces événements pouvant parfois occasionner des pertes. Il faut donc voir les collections de manière dynamique, celles-ci se faisant et se défaisant au cours de leur utilisation et de leur parcours muséal.

Il est aussi important de prendre en considération le fait qu'une collection ne se compose pas seulement de ses objets, mais aussi des divers modes d'information qui les accompagnent. Ceux-ci se trouvent parfois directement en contact avec les objets (marquages, étiquettes) ou sont conservés dans un service distinct (dossiers de collection, inventaires, correspondances, *etc.*). Bien que la valeur patrimoniale des documents d'archives soit désormais très majoritairement admise et reconnue au sein des institutions muséales, il n'en va pas de même pour les marquages et étiquettes, davantage considérés comme des outils de classifications¹. Ces éléments participent pourtant des dimensions matérielles et intellectuelles de toute collection et peuvent à ce titre informer sur l'organisation de ces ensembles². Par l'étude approfondie de notre corpus, nous chercherons ainsi à démontrer qu'en resserrant les liens entre les objets et leur documentation, et en favorisant une recherche croisée sur les collections et leurs archives, c'est une histoire dynamique des collections qu'il est possible de mieux appréhender.

¹ Lors de la consultation de notre corpus, nous avons constaté que certains compléments avaient pu être ajoutés aux marquages anciens par le personnel du musée du quai Branly-Jacques Chirac, parfois sans réelle discrétion ou à l'inverse avec trop de précaution, si bien qu'il en devenait difficile de distinguer les marquages anciens des nouveaux. Ces deux approches pouvant même se retrouver sur un seul et même objet (*cf.* 71.1911.20.284.1-13). [Fig. 1].

² Bertrand DAUGERON et Armelle LE GOFF (sous la dir.), *Penser, classer, administrer : pour une histoire croisée des collections scientifiques*, Paris : Publications scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle, 2014, p 10.

A. UN NOMBRE D'OBJETS FLUCTUANT

1. Une collection parcellaire

Comme déjà suggéré précédemment, la collection étudiée (**71.1884.12**) est par essence incomplète, celle-ci provenant d'une collection mère aujourd'hui conservée au Musée ethnographique de Stockholm. A cela, s'ajoute le fait que parmi les 18 objets constituant notre corpus, un item est manquant : bien qu'inscrit à l'inventaire du musée, il n'a pu être localisé matériellement au sein de ce dernier lors du dernier récolement¹, ni lors du mini chantier « Arctique » mené en 2012.

Qui plus est, il s'est avéré que les objets aujourd'hui conservés au musée du quai Branly-Jacques Chirac ne représentent que moins d'un tiers de ceux inventoriés au Musée d'ethnographie du Trocadéro en 1884, faisant ainsi état d'une lourde perte. Plusieurs documents d'archives viennent étayer cette information. Tout d'abord, le *Registre d'inventaire* du Musée d'ethnographie du Trocadéro, dont nous avons effectué une transcription [Fig. 2]. En effet, près de 42 objets, indiqués comme provenant de la collection de Mr. Nordenskiöld et échangés avec le Musée de Stockholm, étaient inscrits à l'inventaire en 1884² (désignés par les anciens numéros allant de **12420** à **12461**). Par ailleurs, l'examen attentif de cet inventaire a permis de révéler la présence d'une note manuscrite en partie effacée concernant le tambour magique **12450**, et renvoyant à l'ancien numéro **10181**. Après vérification [Fig. 3], il a été mis au jour que ce numéro était assigné à un tambour magique provenant de Laponie suédoise, qui a intégré les collections du Musée d'ethnographie du Trocadéro en 1883 via un « Don du musée royal de Stockholm ». Précisons que la mention « pour échange » apparaît également en marge. Il est donc plus que probable que cet objet (**10181**) ait fait partie de l'envoi suédois en même temps que la collection de la *Vega*, de même que deux autres items le suivant immédiatement dans le *Registre d'inventaire* et semblant faire partie du même ensemble (une « ceinture de femme » et une « poche porter (sic) sur la poitrine » portant respectivement les numéros **10182** et **10183**)³. Nous obtenons

¹ Le récolement consiste à vérifier l'adéquation entre les informations inscrites sur l'inventaire du musée et l'état matériel des collections : nombre d'objets, emplacement, état de conservation etc. Il peut être considéré comme une sorte de constat d'état des collections. Cette opération décennale est devenue obligatoire depuis la loi de 2002 relative aux musées de France, et cela pour tout musée labellisé « Musée de France ».

² *Registre d'inventaire du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, Catalogue 9* : D000551/28853 - N° d'enregistrement 12406 à 12440 ; D000551/28854 - N° d'enregistrement 12441 à 12476.

³ *Registre d'inventaire du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, Catalogue 8* : D000559/28697 - N° d'enregistrement 10174 à 10205.

ainsi un total de 45 objets au lieu des 17 à ce jour physiquement présents dans les collections du musée du quai Branly-Jacques Chirac¹.

L'autre document que nous pouvons évoquer pour témoigner de l'aspect fragmentaire de notre corpus d'étude est le brouillon de lettre datant de 1883², retrouvé au sein des services d'archives suédois. Il y est fait mention de l'existence d'une « liste des numéros » destinée à accompagner le courrier définitif. Bien que cette liste n'ait pu être retrouvée à l'heure actuelle, le brouillon fournit tout de même plusieurs numéros d'objets :

J'ai le plaisir de vous envoyer ce soir par le chemin de fer une caisse contenant des objets ethnographiques [...] dont les numéros /_58 sont des doubles de la collection Nordenskiöld. Outre ces objets j'ai joint à ces souvenirs de l'expédition de la Vega, deux objets de la Finlande, les numéros 59 & 60.

Ainsi formulé, il semble que la numérotation usitée par les responsables de collections suédois pour numéroter la liste des objets envoyés soit continue, supposant donc l'envoi de 60 objets au Musée d'ethnographie du Trocadéro, là où son inventaire ne mentionne au maximum que 45 items. Comment donc interpréter cet écart ? Une première hypothèse reviendrait à admettre la perte totale de 15 objets, ceux-ci n'ayant laissé aucune trace physique ou archivistique une fois entrés dans le circuit muséal français³. La seconde, qui remporte davantage notre adhésion, expliquerait cela par l'emploi d'une méthodologie différente dans le décompte des objets entre le Musée d'ethnographie du Trocadéro et celui de Stockholm. Le *Registre d'inventaire* du Musée d'ethnographie du Trocadéro réunit par exemple un ensemble de « 20 sculptures en dent de morse représentant des oiseaux » sous un numéro d'inventaire unique (**12434**).

Enfin, un texte publié par E.-T. Hamy dans sa *Revue d'ethnographie* en 1885 vient lui aussi corroborer le caractère parcellaire du corpus étudié :

Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro s'est récemment enrichi, par voie d'échange, d'une petite collection d'objets recueillis par M. de Nordenskiöld pendant le voyage de la Vega. Ces objets, au nombre de soixante environ [...].⁴

Ce passage est suivi de l'énumération précise d'une soixantaine d'objets tchouktsches, auxquels il convient d'ajouter quelques objets relevant de la culture inuit, collectés à Port-Clarence, ici non renseignés mais apparaissant dans le *Registre d'inventaire* précédemment

¹ Surlignés en jaune dans la retranscription, la partie grisée identifiant l'item aujourd'hui manquant.

² Déjà cité dans le Chapitre I, p 16.

³ Une perte qui aurait pu intervenir, par exemple, durant le transport entre Stockholm et Paris, à moins qu'il y ait eu modification dans le choix des objets envoyés entre la rédaction du brouillon et celle de la lettre définitive.

⁴ E.-T. HAMY, « Un chapitre de l'ethnographie des Tschouktschis », *Revue d'ethnographie*, vol.3, 1885, p 423.

cité. Dans cette note écrite par E.-T. Hamy, il est intéressant de remarquer que les 20 pièces en forme d'oiseaux sont dénombrées de manière individuelle. Il reste donc difficile d'identifier le nombre exact d'objets envoyés à l'origine par le Musée d'histoire naturelle de Stockholm au Musée d'ethnographie du Trocadéro, notamment du fait des différents modes de décompte envisageables (présence ou non de lots d'objets). Néanmoins, il est certain que le corpus étudié est plus que parcellaire, près des deux tiers des objets inventoriés en 1884 n'ayant à ce jour pas été localisés.

2. Élargissement du corpus d'étude

Cette nouvelle donnée étant apparue, il nous a semblé pertinent d'effectuer un travail de recherche sur les objets inventoriés en « X » hérités du Musée de l'Homme¹, des objets ayant perdu leur identification, c'est-à-dire leur numéro d'inventaire, et auxquels a été attribué un numéro provisoire. De ce fait, ces objets sont susceptibles d'avoir un jour appartenu à la même collection que le corpus étudié, une quarantaine de pièces étant « manquante »². En ce qui concerne la méthodologie employée, deux ensembles ont été constitués, relatifs aux deux ethnonymes interrogeables par la base TMS pour la région du détroit de Béring : « Tchouktches » et « Inuit »³. Parmi les objets recensés pour chacun des deux ethnonymes, nous avons ensuite sélectionné tous les objets inventoriés en X, obtenant ainsi 14 objets tchouktches et 19 objets inuit⁴ [Fig. 4]. Pour certains d'entre eux, l'ethnonyme est incertain, les deux propositions se retrouvant pour un même objet (exemple des objets 71.1943.0.28 X ; 71.1942.0.121 X ; 71.1943.0.263.1-2 X *etc.*).

¹ Il existe deux sortes d'objets inventoriés en « X » au musée du quai Branly-Jacques Chirac : ceux hérités du Musée de l'Homme et qui furent donc inscrits à l'inventaire des X du temps de cette institution, et ceux du musée du quai Branly-Jacques Chirac, reconnus comme tels de manière plus récente, généralement lors de l'arrivée au musée des collections héritées d'autres institutions. C'est la présence du « .0 » dans le numéro d'inventaire qui indique qu'il s'agit d'un objet inventorié en « X » hérité du Musée de l'Homme.

² L'emploi du terme manquant entre guillemets ne renvoie pas au sens qui est le sien dans le monde muséal et détaillé dans ce même chapitre page 20.

³ Bien que notre sujet devait avant tout traiter des collections sibériennes relevant de la culture tchouktche, ce qui fut d'ailleurs l'axe choisi pour la consultation des objets, il a été décidé de ne pas écarter les objets relevant de la culture inuit, ne serait-ce que par cohérence avec notre corpus d'étude, comprenant 12 objets tchouktches et 6 objets inuit. Ce choix de corpus se justifie lui-même par la volonté de conserver l'intégrité de la collection, la présence des objets inuit faisant partie intégrante de son histoire. A cela vient également s'ajouter la complexité de l'organisation géoculturelle du détroit de Béring (*cf.* Chapitre I, p 8-9.), une raison supplémentaire de ne pas écarter les objets inuit de notre corpus.

⁴ Parmi les 120 objets inuit inventoriés en X, seuls ont été sélectionnés les objets présentant des ressemblances typologiques avec les 42 pièces inscrites dans le *Registre d'inventaire* du Musée d'ethnographie du Trocadéro.

Pour mener à bien ce travail de recherche sur les objets inventoriés en X, il est apparu nécessaire d'étoffer notre corpus de référence avec des pièces de comparaison relevant de la culture tchouktche, la majorité des pièces de la collection étudiée en faisant partie. Un troisième ensemble d'objets fut donc défini, réunissant des objets de culture tchouktche collectés par Nicolas Gondatti et appartenant à la collection 71.1911.20. Ce choix se justifie également par le fait que cette collection soit entrée dans le circuit muséal français au XIX^e siècle sous la forme d'un don aux musées de Paris¹, rejoignant ainsi notre corpus d'étude par son appartenance aux « anciennes collections sibériennes »², et cela malgré une inscription à l'inventaire du Musée d'ethnographie du Trocadéro en 1911.

La confrontation stylistique des objets inventoriés en X avec ceux de la collection 71.1884.12 ainsi qu'avec quelques pièces choisies de la collection 71.1911.20 a été éclairante. Elle nous permet de confirmer que certains de ces objets en X ont pu appartenir à des collections sibériennes en provenance du détroit de Béring.

- Tête de harpon 71.1934.0.28 X [Fig. 5]

La typologie générale de cette pièce n'est pas sans rappeler le modèle réduit de tête de harpon 71.1911.20.208.

- Paire de moufles 71.1943.0.263.1-2 X [Fig. 6]

Le motif circulaire visible au niveau de la partie supérieure de la face externe, à l'emplacement du poignet, est très similaire à ceux présents sur la bande brodée de carquois 71.1884.12.10. De la même manière, les lignes et motifs géométriques prenant place sur la face externe offrent des similitudes avec ce même objet, ainsi qu'avec le carquois 71.1911.20.284.1-13. Quant au poignet de la face interne, qui présente une bande blanche unie, cela rappelle les éléments observables dans la partie supérieure de la paire de bottes 71.1911.20.178.1-2.

- Bottes 71.1942.0.163 X [Fig. 7]

La succession de motifs géométriques présente dans la partie supérieure des deux bottes se retrouve sur une autre paire portant le numéro d'inventaire 71.1911.20.178.1-2. De plus, ces

¹ Cf. volume d'Annexes p 21.

² Cf. Introduction p 1.

deux objets offrent des similarités dans la typologie de leur semelle : épaisseur, inclinaison, lanières *etc.*

- Botte de poupée 71.1950.0.374 X [Fig. 8]

Le système d'attache des lanières présente de fortes analogies avec celui de la paire de bottes 71.1911.20.178.1-2.

- Carquois 71.1942.0.170.1-5 X [Fig. 9]

Les bandes brodées aux motifs géométriques observables sur ce carquois offrent des ressemblances avec celles du carquois 71.1911.20.284.1-13. Par ailleurs, le motif de croix avec un cercle à son intersection se retrouve également sur la bande brodée de carquois 71.1884.12.10.

Précisons toutefois que ces analogies typologiques et stylistiques ne nous ont pas permis d'inférer quant à l'ancienne appartenance de ces objets inventoriés en X à la collection étudiée. De plus, aucune correspondance typologique concluante n'a pu être faite avec la brève description fournie par le *Registre d'inventaire* et le texte d'E.-T. Hamy. En l'absence d'argument suffisant, il n'a donc pu être effectué une quelconque identification. En effet, cette dernière doit être menée avec prudence, une erreur pouvant avoir de plus graves implications que la présence d'un « manquant » à l'inventaire, puisque cela induit le risque d'un faux statut au sein des collections relevant des musées de France.

3. Quelques pistes de réflexion

Au vu de tous ces éléments et de l'état très parcellaire de l'actuelle collection 71.1884.12, il a été décidé de proposer une visualisation¹ de certains des objets ayant appartenu à la collection lors de son arrivée au Musée d'ethnographie du Trocadéro mais qui ne sont à ce jour plus localisés. Ces « manquants » du registre d'inventaire et/ou de la liste énumérée par E.-T. Hamy² ont été illustrés par des croquis d'objets réalisés par les membres de l'expédition de la *Vega* et publiés dans les récits de voyage d'A.E. Nordenskiöld.

Toujours dans cette optique de compréhension de la constitution de notre corpus, un détail reste à soulever. En effet, lors du travail d'identification des objets étudiés avec les items inscrits sur le *Registre d'inventaire* du Musée d'ethnographie du Trocadéro, deux objets ont particulièrement retenu notre attention : modèle de harpon 71.1884.12.5 et harpon barbelé 71.1884.12.16. Ceux-ci ne semblent correspondre à aucun élément du *Registre*, ni même à l'une des pièces tchouktches énumérées par E.-T. Hamy (ce qui est cohérent pour le harpon barbelé relevant de la culture inuit). Se pose alors la question de leur réelle appartenance à la collection de la *Vega*, une énigme qui pourrait peut-être être résolue par l'observation attentive des marquages et étiquettes de ces objets. En effet, la collection 71.1884.12 provenant du Musée d'histoire naturelle de Stockholm, chacun de ses objets doit avoir reçu un numéro d'inventaire suédois, la collection ayant été inventoriée dès 1880³. Ainsi, certains anciens marquages ou étiquettes porteurs de ces numéros pourraient encore être conservés sur les objets du musée du quai Branly-Jacques Chirac⁴.

¹ Sous la forme d'un mini catalogue [Fig. 10].

² « [...] vingt-neuf sculptures en os ou ivoire de morse représentant une tête d'homme, un renard, deux ours, trois phoques, un morse, un pleuronecte, et vingt oiseaux fort analogues à ceux qui sont représentés ci-dessus ; cinq dents de morse brutes ; deux poinçons en dents de morse ; une flèche à pointe d'ivoire, trois autres garnies de fer ; un bracelet aussi en fer ; un grattoir à neige en os ; un chalumeau en os de cygne ; deux frondes à oiseaux, formées d'un paquet de dents de morse plus ou moins arrondies et reliées par une lanière de cuir ; un tambour magique cerclé en bois et couvert d'un morceau d'estomac de phoque avec sa baguette en fanon de 'baleine' ; un fanon préparé par les Tschouktschis ; un faisceau de lanières en peau de phoque ; une arbalète ; une paire de raquettes à neige ; deux morceaux de peau de renne, dont un a servi de garniture à un carquois (ces morceaux sont brodés avec du poil de renne blanc ou avec du fil rouge) ; un échantillon de fil de tendon de renne ; enfin des osselets de morue qui servent d'ornements aux Tschouktschis de Pitlekaj. » in HAMY, 1885, p 423.

³ Cf. Chapitre I, note 4, p 14.

⁴ Bien qu'envisageable, cette possibilité n'a que peu de chance de se voir vérifiée. En effet, lorsque les musées français recevaient des objets en provenance d'institutions étrangères, la tendance était d'effacer les numéros d'inventaire de l'institution précédente pour en réattribuer de nouveaux. (Communication orale de Daria Cevoli, responsable des collections Asie au musée du quai Branly-Jacques Chirac, le 1^{er} décembre 2017).

B. QUELLE(S) GESTION(S) INSTITUTIONNELLE(S) ?

1. L'inscription à l'inventaire

Le registre d'inventaire est l'un des documents les plus importants du musée quant à la gestion des collections. En effet, c'est par un processus d'inscription à l'inventaire que les objets obtiennent un statut à forte valeur juridique : l'objet inscrit entre ainsi dans la domanialité publique, ce qui lui confère inaliénabilité et imprescriptibilité. Idéalement, tout objet doit donc être systématiquement catalogué et inscrit à l'inventaire dès son arrivée au musée, un fait qui est loin de se vérifier pour les collections les plus anciennes.

Pendant la première période institutionnelle du Musée d'ethnographie du Trocadéro¹, il était en effet fréquent de retrouver des caisses d'objets n'ayant pas encore été déballés, et par conséquent non inventoriés, probablement faute de personnel suffisant. Les observations faites par Marcel Mauss en 1907 semblent aller dans ce sens :

Le musée n'a pas de catalogue et nous ne savons pas s'il a un chiffre d'inventaire. « On dit » qu'il contient peut-être une cinquantaine de mille objets. « On dit » qu'il y a encore d'innombrables caisses à déballer. [...] pendant de longues années on a beaucoup fait au Trocadéro, beaucoup avec rien, et sans personnel².

Néanmoins, sous les directorats de E.-T. Hamy et de René Verneau, il existait déjà une véritable organisation dans la tenue du registre d'inventaire. Devant des collections toujours plus nombreuses et pour éviter les abandons de caisses évoqués précédemment, il semble qu'il ait été décidé de préparer les pages du *Registre* en amont, en indiquant les numéros d'objets, avant que le personnel n'y revienne *a posteriori* pour compléter les différentes colonnes. C'est ce que les propos d'Angèle Martin semblent mettre en évidence :

« L'observation des écritures permet de comprendre que les pages sont souvent préparées en amont car la graphie des numéros est différente du reste. Chaque objet dispose donc d'une ligne, et Hamy, qui se sert de l'inventaire pour documenter les collections, écrit alors très petit et serré. Il complète parfois la description des objets [...]. L'intégralité de la saisie d'une ligne, en dehors du numéro, n'est donc pas toujours de la même main. Cette préparation en amont du remplissage [...]³.

Cela est notamment visible dans les pages du *Registre* listant les objets de notre corpus [Fig. 11].

¹ Cf. Introduction, p 2.

² Marcel MAUSS, « L'ethnographie en France, une science négligée, un musée à former » [texte inédit de 1907, établi et présenté par Jean-François Bert], *Revue européenne des sciences sociales*, vol. 49, 2011, p 229.

³ MARTIN, 2017, p 303-304.

Une révision du mode d'inscription à l'inventaire fut ensuite opérée pendant ce que nous appellerons la deuxième période institutionnelle du Musée d'ethnographie du Trocadéro. Celle-ci s'échelonne de 1928, avec l'arrivée de Paul Rivet et Georges Henri Rivière à la tête de l'administration du musée, jusqu'à 1937, date d'ouverture du Musée de l'Homme. En effet, un énorme chantier des collections est alors mis en place, visant d'abord à remplacer l'ancien système de numérotation des objets. Ainsi, les premiers numéros continus se voient remplacés par une numérotation tripartite composée de l'année d'entrée de l'objet au musée, de son numéro de collection et de son numéro dans cette collection. Pour exemple, le numéro d'inventaire de la corde d'arbalète 71.1884.12.12 est ainsi passé de 12448 à 84.12.12. Ce travail était mené dans une salle spécialement conçue à cet effet, opérationnelle en janvier 1933 et dirigée par Marcelle Bouteiller¹. Il est identifiable sur le *Registre* du Musée d'ethnographie du Trocadéro par la présence de notes de couleur différente, le plus souvent en bleu ou en noir [Fig. 12]. Toutefois, pour cette réattribution, Marcelle Bouteiller et son équipe ont procédé par tâtonnements, un fait mis particulièrement en exergue par A. Martin :

L'attribution des nouveaux numéros, « numéro triple » [...] offre de fréquents exemples de la possible inexactitude des données : l'année utilisée est loin d'être toujours fiable [...]. Alors que la collection Pinart apparaît pour la première fois dans le registre d'Hamy par année, sous le n°81.2, Marcelle Bouteiller note que ce numéro est déjà pris, et que celui attribué à Pinart est le 78.1. Elle ne fait pas preuve de méthode en invalidant le numéro initialement donné à la collection et ouvre la voie aux risques de confusions [...]².

Il apparaît ainsi que l'année d'entrée des objets, qui se retrouve dans la composition des numéros tripartites, n'est pas une source fiable. Pourtant, c'est bien sur ces derniers que sont fondés les actuels numéros d'inventaire du musée du quai Branly-Jacques Chirac, ce qui nous amène à rectifier notre propre regard sur ces informations.

Cela est d'autant plus souhaitable qu'il semble que notre propre corpus ait fait les frais d'un changement concernant sa date d'entrée dans les collections du Musée d'ethnographie du Trocadéro. Nous en proposons une révision, la faisant passer de 1884 à 1883. En effet, les objets du corpus étudié sont probablement arrivés au musée à la fin de l'année 1883, ceux-ci ayant été expédiés depuis Stockholm par le train dès le mois de novembre de la même année³. Il leur aurait été attribué un numéro d'inventaire aussitôt, ce qui semble corroborer par le *Registre* du Musée d'ethnographie du Trocadéro. En effet, bien que la mention « 1^{er} Mars

¹ MARTIN, 2017, p 312.

² MARTIN, 2017, p 318-319.

³ Brouillon d'une lettre de Mrs. Kornelia Pålman au nom de F.A. Smitt à E.-T. Hamy, Stockholm, novembre 1883 [Service des Archives du Centre d'histoire des sciences de Stockholm].

1884 » apparaisse en haut de la colonne réservée à cet effet, une observation minutieuse laisse deviner que le « 4 » est un ajout postérieur, une rectification, comme si il avait été repassé au crayon noir sur la date originellement inscrite [Fig. 13]. De plus, cela est observable sur les deux pages du *Registre*, écartant ainsi la possibilité d'une erreur d'écriture. Un second élément vient étayer cette hypothèse : la date d'entrée renseignée pour le tambour de Laponie suédoise¹, dont il a été démontré précédemment qu'il faisait partie de l'envoi aux côtés des pièces de l'expédition de la *Vega*. Dans la colonne relative à la date d'entrée, les quelques chiffres griffonnés au crayon papier précisent en effet « 1883 », et cela avec une typographie similaire à celle déjà mise en évidence auparavant [Fig. 14].

En plus de ces observations minutieuses au niveau du *Registre d'inventaire*, c'est l'attention prêtée aux anciens marquages et étiquettes qui pourrait venir attester ou non de l'exactitude des informations fournies par les numéros d'inventaire.

2. Étiquettes et marquages

Depuis la loi de 2002 et l'obligation légale pour les musées d'effectuer un récolement décennal, la communauté muséale reprend progressivement conscience du potentiel informatif des étiquettes et marquages anciens. En effet, il semble que cet aspect ait été négligé dans les dernières décennies du XX^e siècle, plusieurs musées ayant procédé à la dissociation des objets et de leurs étiquettes historiques. Pourtant, ce sont parfois les seuls moyens de retrouver l'histoire des objets, leur existence comme support de documentation étant chose ancienne dans la gestion des collections. Déjà du temps de la première période institutionnelle du Musée d'ethnographie du Trocadéro, la pratique du report des numéros d'inventaire sur les pièces via des étiquettes était normalisée. Cela est parfaitement exprimé par Verneau : « On avait eu la fâcheuse idée dans les débuts d'imprimer [les numéros de catalogue] à l'aide d'un composteur, sur de minuscules rectangles de papier qui étaient fixés plus ou moins solidement au moyen de gomme ; beaucoup se sont décollés et ont disparu² ». En outre, des étiquettes étaient également apposées lors du directorat d'E.-T. Hamy, sous la forme de petits morceaux de papiers rectangulaires de couleur beige et dactylographiés. De

¹ Cf. Chapitre II, p 20.

² René VERNEAU, « Le Musée d'ethnographie du Trocadéro », *L'Anthropologie*, vol.29, 1919, p 2. [Ressource consultée in Angèle MARTIN, « Question(s) d'étiquettes(s) ! (?) : Inventaires et traces d'inventaires dans les collections du Musée d'ethnographie du Trocadéro », *Les années folles de l'ethnographie : Trocadéro 28-37*, Paris : Publication scientifique du Muséum, 2017, p 288].

plus, en ce qui concerne les objets du corpus étudié, il était fort probable que ceux-ci aient reçu des étiquettes dès leur intégration aux collections du Musée d'histoire naturelle de Stockholm, les étiquettes de collecte faisant partie intégrante des spécimens d'Histoire naturelle¹. Cette information a d'ailleurs pu être confirmée par l'analyse des clichés versés dans la base TMS, puisque l'objet 71.1884.12.8 arbore une ancienne étiquette dont on peut déchiffrer en partie le contenu : « Pit[lekaj], Vega [expedition] » [Fig. 15].

Sachant tout cela, nous avons fait le choix d'orienter la consultation des objets étudiés selon cet axe. L'objectif était de comparer les marquages et étiquettes des trois groupes d'objets distincts présents dans notre corpus d'étude élargi, soit : les objets du corpus de référence, un ensemble d'objets inventoriés en X, et quelques pièces choisies de la collection 71.1911.20. En plus de faciliter la comparaison stylistique entre ces items², la consultation devait donc nous permettre de déterminer si une gestion similaire de ces collections avait été à l'œuvre dans les premiers temps du Musée d'ethnographie du Trocadéro, avant la mise en place d'une numérotation tripartite. Notre espoir était ainsi de repérer d'éventuelles étiquettes suédoises et de mieux comprendre la manière dont les objets de la collection 71.1884.12 avaient été pris en charge par les institutions. Toutes nos observations ont été répertoriées dans le tableau présenté en *Annexes* et qui reprend la logique comparative énoncée plus haut [Fig. 16]. Même si les sources encore disponibles sur les objets ne nous ont pas toujours permis une compréhension fine, la reconnaissance de certains marquages et étiquettes nous a au moins fourni des jalons chronologiques. Ainsi, à propos du modèle de harpon 71.1884.12.5 et du harpon barbelé 71.1884.12.16, dont il s'agissait d'établir la réelle appartenance à la collection 71.1884.12³, nous avons pu relever la présence d'un marquage avec une numérotation tripartite en « 84.12 ». Cela nous permet donc d'affirmer que leur association avec le reste de la collection était déjà effective dans les années 1930. Néanmoins aucune étiquette ancienne n'a pu être repérée. La question de l'appartenance de ces pièces à la collection de référence reste donc en suspens, cette absence d'étiquette n'étant pas un indice suffisant pour avancer une erreur dans le regroupement des objets. En effet, comme le précisait déjà Verneau en 1919, les petites étiquettes papiers se décollent⁴.

Cette perte accidentelle des étiquettes nous permet d'aborder un autre phénomène très répandu dans les musées, celui de leur dissociation délibérée des objets. En effet, si les

¹ Ludovic BESSON, « Le grand casse-tête des étiquettes », *La Lettre de l'OCIM*, vol.153, 2014, p 41.

² Cf. Chapitre II, p 23-24.

³ Cf. Chapitre II, p 25.

⁴ Cf. Chapitre II, p 28.

registres d'inventaire bénéficient aujourd'hui d'un statut d'archives à part entière qui leur assure une protection, cela est loin d'être le cas pour les marquages et étiquettes historiques encore trop souvent perçus comme de simples outils de travail et de gestion des collections. Le plus souvent, c'est le message porté par ces documents qui est conservé (numéro d'inventaire, provenance *etc.*), au détriment des données historiques apportées par leur typographie et leur format. Ainsi, bien que le retrait de certaines étiquettes soit justifié par des mesures conservatoires, les matériaux constitutifs du document menaçant l'objet¹, cela ne doit pas devenir systématique. De même, tout retrait d'étiquette ou de marquage devrait faire l'objet d'une documentation photographique, doublée d'une conservation matérielle en ce qui concerne les étiquettes. C'est la démarche qui fut adoptée au musée du quai Branly-Jacques Chirac à partir de 2008, près de 50000 étiquettes étant aujourd'hui conservées au pôle archives du musée, « classées par aires géographiques et par numéros croissants d'inventaires »². Cette démarche d'archivage de l'étiquette n'est cependant pas l'option idéale puisqu'elle continue de séparer le document de l'objet auquel il était originellement attaché, ce qui peut être préjudiciable. Nous avons nous même fait les frais de cette dissociation, l'ancienne étiquette probablement suédoise aperçue sur les clichés de la base TMS n'ayant pu être retrouvée sur l'objet au moment de la consultation [Fig. 17].

Plusieurs propositions peuvent être faites concernant la conservation de ces documents, à commencer par leur versement dans les bases de données sous un format numérique. L. Besson³ propose même d'ajouter un champ « Types d'étiquette » (et/ou « types marquage »), ce qui permettrait d'interroger la base par typologie de document, et d'ainsi peut-être réassembler des corpus⁴. Malgré tout, un tel système ne doit pas amener le personnel des musées à nier la matérialité de l'étiquette. Selon nous, ces dernières devraient donc rester en association avec l'œuvre, dans un pochon zippé par exemple, à la manière d'un fragment d'objet qu'il s'agirait de conserver.

¹ C'est notamment le cas des étiquettes métalliques ou de celles avec agrafes ou fil de fer.

² MARTIN, 2017, p 310.

³ BESSON, 2014, p 42.

⁴ La mise en forme adoptée dans le document d'*Annexes* [Fig. 16] donne ainsi une idée de l'association qui pourrait être faite.

C. EXPOSITION ET CONSERVATION

1. Muséographie

A propos des premiers temps du Musée d'ethnographie du Trocadéro, Fabrice Grognet indique :

Selon les normes muséographiques de l'époque, les réserves n'occupent qu'une partie congrue de l'espace dévolu au musée. Le principe est d'exposer pour étude la quasi-intégralité des objets et séries d'après une classification scientifique préétablie. Autrement dit, le conservatoire que s'engage à être le musée est simultanément un présentoir volontairement exhaustif de ses collections.

A la lecture de ces lignes, il apparaît donc plus que probable que les objets du corpus étudié aient été exposés dès leur arrivée dans le musée parisien. En effet, il serait étrange que ces objets, qui ont été demandés tout spécialement au Musée d'histoire naturelle de Stockholm et résultent d'un échange entre les deux institutions, aient été relégués dans le peu d'espace de réserve que possédait alors le Musée d'ethnographie du Trocadéro. Cette hypothèse a pu être confirmée, puisque dans sa *Revue d'ethnographie*, E.-T Hamy précise à propos des objets tchouktches recueillis lors de l'expédition de la *Vega* : « Ces objets, au nombre de soixante environ, sont exposés dans notre vestibule du côté de Passy »¹. Cette même salle abritait également les objets inuit conservés par le Musée d'ethnographie du Trocadéro², articulant ainsi le passage des collections asiatiques à celles de l'Amérique du Nord. Il est donc fort probable que les objets inuit collectés à Port-Clarence aient eux aussi été exposés à cet endroit du musée.

Par ailleurs, des traces d'exposition ont pu être constatées lors de la consultation des objets du corpus élargi³. Ainsi, la bande brodée de carquois 71.1884.12.10 présente de nombreux trous de clou [Fig. 18]. Ces derniers, du fait de la netteté de leur contour, ne peuvent être confondus avec d'éventuelles marques d'infestation, et témoignent d'un percement volontaire. De plus, des clous encore en place sur l'objet ont pu être observés. Dans le même ordre d'idée, la corde d'arbalète 71.1884.12.12 conserve elle aussi des vestiges

¹ HAMY, 1885, p 423.

² « [...] vestibule qui donnait du côté de Passy et dans lequel étaient exposés les objets esquimaux, permettant ainsi le passage des collections américaines à l'Asie. » in Nélia DIAS, *Le musée d'ethnographie du Trocadéro : 1878-1908, anthropologie et muséologie en France*, Paris : Centre national de la recherche scientifique, 1991, p 202.

³ Nous ne pouvons néanmoins conclure que ces traces résultent de dispositifs d'exposition datant des premiers temps du Musée d'ethnographie du Trocadéro.

de clou [Fig. 19] : soit pour permettre son exposition, soit pour favoriser le maintien de l'objet, à moins qu'ils ne servent ces deux possibilités. D'autres traces sont plus ténues, mais semblent elles aussi témoigner d'une ancienne exposition. C'est notamment le cas du fil de fer repéré sur l'objet 71.1884.12.13.1-3 [Fig. 20], du rembourrage de paille observé à l'intérieur des bottes de poupées 71.1911.20.211 [Fig. 21], ou encore des traces de fil de fer rouge-orangé présentes sur les lanières de la bola 71.1911.20.35 [Fig. 22] qui sont peut-être le signe d'anciennes agrafes métalliques. Enfin, pour quelques objets, il a pu être difficile d'identifier la nature des traces observées, nous amenant ainsi à hésiter entre des reliquats d'exposition ou d'anciennes étiquettes. C'est par une démarche comparative que nous avons pu trancher sur ces questions. Concernant la paire de moufles 71.1943.0.263 X, c'est un petit trou particulièrement bien défini et situé sur la face externe qui a tout particulièrement attiré notre attention [Fig. 23]. Étant donné son emplacement et son aspect, il est plus que probable qu'il s'agisse de la trace laissée par un ancien dispositif de présentation de type clou, comme cela a déjà été observé pour le carquois 71.1884.12.10. La même déduction a été faite à l'égard des bottes 71.1942.0.163 X [Fig. 24], d'autant plus qu'un rembourrage de paille vient appuyer la thèse de l'exposition. Enfin, le carquois 71.1942.0.170.1-5 X présente lui aussi un trou aux contours particulièrement précis [Fig. 25], à un endroit où la pose d'étiquette ne semble pas envisageable, nous faisant ainsi pencher en faveur d'une trace de clou.

Maintenant que l'exposition de ces objets a été admise, se pose la question de la manière dont ces derniers étaient présentés. Dans son article sur *Les enjeux muséologiques de la réorganisation du Musée d'ethnographie du Trocadéro*, F. Grogné précise qu'avant l'arrivée du tandem Rivet-Rivière à la direction du musée en 1928, les vitrines étaient remplies d'objets :

[...] devant l'impossibilité d'obtenir un budget afin de réaménager le Palais et sans réserves suffisantes pour absorber les ajouts de collections, les objets s'entassaient dans des conditions de conservation et de présentation de plus en plus inadéquates. Les paliers sont désormais mobilisés et les panoplies se serrent contre les murs¹.

Cette « saturation » des espaces de présentation, bien que tributaire d'un accroissement toujours plus important des collections, s'inscrivait néanmoins dans la logique muséographique de l'époque. Nélia Dias indique à ce propos : « Il s'agissait en quelque sorte de présenter, non des pièces isolées, mais un aperçu général de différents aspects de la vie humaine : agriculture, pêche, instruments de travail ou objets servant à la défense de

¹ GROGNET, 2017, p 84-85.

l'homme. [...] c'est la vision d'ensemble qui l'emporte [...].¹ ». Cela supposait donc un nombre élevé d'objets dans les vitrines. Des clichés muséographiques réalisés dans les dernières années du Musée d'ethnographie du Trocadéro (1934) et dans les premières années du Musée de l'Homme (1949) viennent appuyer cette information. De plus, plusieurs objets du corpus élargi ont pu y être identifiés [Fig. 26], corroborant ainsi le mode d'accrochage par agrafes métalliques en ce qui concerne la bola 71.1911.20.35 [Fig. 27].

2. Atteinte à l'intégrité des objets et question de la destruction

Les mauvaises conditions d'exposition énoncées précédemment ont pu entraîner une dégradation des objets, aggravée par le manque d'équipement et de moyens auquel faisait face le Musée d'ethnographie du Trocadéro. En 1930, Paul Rivet et Georges Henri Rivière écrivaient ainsi :

Logé dans un palais construit pour un tout autre objet, sombre et non chauffé, garni de vitrines improvisées, mal protégées contre la poussière, l'humidité et les insectes, sans salles de manipulations, sans salle de travail, sans magasins, sans laboratoires, sans fichier de collections, le Musée donnait l'impression d'un « magasin de bric à brac » (le mot n'est pas de nous). [...] Fait plus grave encore, les objets périssables (en bois, en laine, en coton, en plumes, etc...) étaient exposés à la destruction².

Ce n'est que le 1^{er} septembre 1928 qu'est créé officiellement le « service du laboratoire du musée d'ethnographie », et ce n'est encore que progressivement que ce dernier se dota du personnel, des locaux et du matériel nécessaires, en particulier d'une étuve de déparasitage³. Malgré cela, des témoignages continuent d'évoquer le difficile traitement des objets, à l'image de H.W. Krieger, qui écrit en 1933 : « La plupart des substances chimiques proposées sont trop toxiques pour pouvoir être employée lorsqu'il s'agit d'objets ayant un contact étroit avec la personne, comme les vêtements, par exemple (sic !).⁴ ».

Cette situation permet donc d'expliquer les nombreuses infestations relevées lors de la consultation, un fait particulièrement visible pour quatre objets de notre corpus élargi : 71.1911.20.144.1-2 ; 71.1911.20.178 ; 71.1911.20.284.1-13 ; 71.1943.0.263 X [Fig. 28]. Ces

¹ DIAS, 1991, p 200.

² Paul RIVET, Georges Henri RIVIÈRE, « La réorganisation du musée d'ethnographie du Trocadéro », *Bulletin du Muséum national d'histoire naturelle*, Paris : Muséum national d'histoire naturelle, 1930, p 1.

³ GROGNET, 2017, p 104.

⁴ H.W. Krieger, « La Conservation des Œuvres d'art », *Museion : revue internationale de muséographie*, vol.23-24, 1933, p 180.

dégradations relèvent de l'action d'insectes kératinophages, capables de digérer la kératine, une protéine présente dans les fourrures, les cuirs, les poils et les laines, soit autant d'éléments constitutifs des objets étudiés¹.

D'autres types de dégradations pouvaient aussi se manifester. C'est notamment le cas de la bola 71.1884.12.15.1-2 qui, à son arrivée au Musée d'ethnographie du Trocadéro, comportait 5 balles en os, contre une seule actuellement. En effet, il arrivait que les dégradations soient telles que la seule issue devenait la destruction de tout ou partie de l'objet. Bien qu'aucune preuve n'atteste de la destruction effective de ces balles pour l'objet en question, il a été retrouvé, dans les procès-verbaux de destruction du département Asie, en date de 1943, la mention d'« une boule de bola »² [Fig. 29]. Il semble donc que cette typologie d'objets ait été tout particulièrement sujette aux pertes, ce qui n'est guère étonnant au vu de la manière dont ces armes de jet étaient exposées³.

¹ Institut international de conservation des œuvres historiques et artistiques, *Préserver les objets de son patrimoine : précis de conservation préventive*, Liège : P. Mardaga, 2001, p 40.

² « Destructures de 1943 », Procès-verbal de destruction, Département Asie [Service des Archives du musée du quai Branly-Jacques Chirac, Cote : D006375/63508, p 1].

³ Cf. Chapitre II p 33.

Chapitre III :
Les « doubles »,
un concept au cœur des
dynamiques de collection

A plusieurs reprises, nous avons mentionné l'existence d'une politique d'échanges entre institutions, une pratique dans laquelle s'insère pleinement le corpus étudié. Plus encore, c'est la notion de « double » qu'il conviendrait d'interroger, puisque c'est celle-là même qui semble avoir été au cœur de la dynamique d'échange entre le Musée d'ethnographie du Trocadéro et le Musée d'histoire naturelle de Stockholm.

Pour mener à bien cette analyse, nous nous sommes tout particulièrement appuyés sur l'ouvrage allemand de Markus Schindlbeck, publié en 2012, portant sur l'histoire de la collection d'Arthur Speyer, dont les objets ont été acquis par le Museum für Völkerkunde de Berlin¹ dans les années 1930, avant d'être perdus, puis retrouvés pour certains d'entre eux. C'est notamment le premier chapitre de cette recherche, intitulé « Die Dubletten »², qui nous a intéressé. En effet, cela nous a permis de réinscrire notre corpus dans le contexte plus large d'une époque, le chapitre se centrant essentiellement sur les commissions d'acquisition et de cession du musée au tournant du XX^e siècle. Il est ainsi apparu que le Musée d'ethnographie du Trocadéro et le Museum für Völkerkunde de Berlin se trouvaient tous deux confrontés aux mêmes difficultés quant à la gestion de leurs collections : saturation des espaces, budget limité *etc.* En 1991, Nélia Dias précisait d'ailleurs : « L'échange épistolaire [de E.-T. Hamy] avec le conservateur du Museum für Völkerkunde de Berlin est d'une très grande richesse en tant que source d'information concernant leur préoccupation commune en matière de classification »³. Cette convergence s'est donc révélée très éclairante pour notre étude.

¹ Actuel Ethnologisches Museum de Berlin.

² « Les Doubles ».

³ DIAS, 1991, p 215.

A. LA NOTION DE « DOUBLE »

1. Terminologie et définition

Au cours de nos recherches, le terme de « double », tantôt qualifié de « doublon » ou de « doublet », est apparu de manière récurrente à propos des objets de musées. Il est utilisé dans des échanges de courriers entre institutions muséales, des arrêtés ministériels, des revues muséologiques *etc.* Pourtant, sa signification est loin d'être évidente. Il conviendra ainsi de nous questionner sur cette notion équivoque.

Dans un premier temps, une analyse du champ sémantique de ces termes s'impose. Gilles Bounoure, qui s'est intéressé à la question des « doublons » océaniens au musée de Berlin propose ainsi :

[...] il semble qu'on n'ait jamais cessé de se préoccuper de repérer « doubles », « doublets » ou « doublons », toutes dénominations impropres au demeurant. Ni le sens de reproduction, de duplicata ou d'autre exemplaire d'un objet fabriqué en série qu'a le premier terme, ni celui qu'a pris le deuxième pour les lexicographes à propos des mots de formation populaire ou savante partageant la même étymologie, ni la répétition fautive de lettres que désigne le troisième chez les typographes ne correspondent aux similitudes de fonction ou de forme observables sur les objets artisanaux formant les collections d'ethnographie. Mais ce terme de « doublon », passé de l'argot des imprimeries à celui des salles des ventes a également paru commode aux gens de musée¹.

La notion de « double » doit donc être employée avec prudence. Bien qu'elle ait été utilisée au tournant du XX^e siècle par le personnel des musées pour désigner certains objets des collections, sa signification reste ambiguë et ne correspond pas à la réalité sémantique du terme.

Une fois cette ambiguïté soulevée, il faut s'interroger : quels sont les critères qui amenaient le personnel muséal de l'époque à qualifier un objet de « double » ? La première caractéristique semble être la similarité de ces objets avec le reste de la collection, notamment du point de vue typologique. En 1898 déjà, Nicolas Gondatti évoquait à propos de son don d'objets aux musées de Paris : « Parmi ces collections il-y-a quelques objets identiques [...] »². De plus, Oswald Richter, qui était membre du personnel du Museum für Völkerkunde de Berlin de 1904 à 1908 et qui a abondamment commenté les « doubles » qui circulaient dans les cercles muséaux berlinois à cette période, précise en effet : « Es handelt sich hierbei

¹ Gilles BOUNOURE, « La question des « doublons » océaniens au musée de Berlin et ailleurs, d'après le livre récent de Markus Schindlbeck, *Gefunden und Verloren* », *Le Journal de la Société des Océanistes*, vol.135, 2012, p 262.

² Copie de la retranscription du courrier in BEFFA et DELABY, 1999, p 220.

z.B. um Fälle, wo ein Stück dem andern wirklich soweit gleicht, als es bei Handarbeit möglich ist »¹. Il est néanmoins préférable d'aborder avec prudence ce critère de similarité entre les objets. En effet, le degré de ressemblance nécessaire entre deux pièces pour pouvoir les qualifier de similaires dépend du contexte dans lequel ces pièces sont appréhendées : un amateur pourra percevoir deux items comme similaires là où un spécialiste reconnaîtra un certain nombre de différences. O. Richter avait déjà conscience de cet aspect puisqu'il écrit :

Das kann nicht oft und nicht nachdrücklich genug betont werden. Ebenso muss der Umstand akzentuiert werden, daß der Laie in sehr vielen Fällen ein Stück mit einem andern für gleich hält, wo der für die Erkennung der Unterschiede geschultere Blick des Fachmanns ganz verschiedene Dinge sieht [...]².

Le second critère qui a amené le personnel muséal à qualifier certains objets de « doubles » est celui de l'authenticité. Cela est évoqué par Markus Schindlbeck : « Bei der Abgabe dieser Dubletten ist als seine Folge anzuführen, dass die Vielfalt der Sammlung eingeschränkt wurde, man wollte so genannte authentische Stücke behalten³ ». A cette époque, certaines pièces ethnographiques pouvaient en effet être estimées comme moins authentiques que d'autres puisque leur exécution était jugée de « moindre qualité »⁴. Cela pouvait leur conférer un statut de « double » sans pour autant qu'une similarité indéniable ne soit constatée entre deux pièces. En effet, la qualité de l'exécution empêchait d'apprécier le degré de ressemblance nécessaire à cette qualification. Enfin, pour qu'un objet puisse être qualifié de « double » par le personnel muséal, les caractéristiques déjà énoncées devaient s'appliquer à des objets présents en grand nombre dans les collections. Une lettre de l'administration générale du Museum für Völkerkunde de Berlin aux départements du musée précise :

Bei den Vorberatungen über die diesjährigen Etats Anmeldungen hat sich die Finanzverwaltung gegenüber allen Anträgen des Museums für Völkerkunde auf Einstellung außerordentlicher Etats

¹ «Ce sont [les doubles] par exemple les cas où une pièce ressemble vraiment à une autre autant que cela est possible par le travail manuel. » [traduction personnelle réalisée avec l'aide d'Elena Treiber, étudiante allemande en échange universitaire à l'École du Louvre, le 24 mars 2018] in Markus SCHINDLBECK, *Gefunden und Verloren. Arthur Speyer, die dreissiger Jahre und die Verluste der Sammlung Südsee des Ethnologischen Museums Berlin*, Berlin : Ethnologisches Museum, 2012, p 24.

² « Il faut également souligner que, dans de nombreux cas où l'amateur croit qu'une pièce est identique à une autre, le regard de l'expert, qui est plus attentif à la détection des différences, voit des choses très différentes [...]. » [traduction personnelle réalisée avec l'aide d'Elena Treiber, étudiante allemande en échange universitaire à l'École du Louvre, le 24 mars 2018] in SCHINDLBECK, 2012, p 24.

³ « Par la vente de ces doublons, la diversité de la collection s'est trouvée réduite, on a voulu conserver que des pièces dites authentiques » [traduction personnelle réalisée avec l'aide d'Elena Treiber, étudiante allemande en échange universitaire à l'École du Louvre, le 24 mars 2018] in SCHINDLBECK, 2012, p 29.

⁴ Une telle distinction entre les objets pouvait même être faite au moment de la collecte, comme cela semble avoir été le cas pour l'expédition de la *Vega* (cf. Chapitre I, p 13).

mittel für Ankäufe und systematische Reisen völlig ablehnend verhalten und diese Haltung unter anderem damit begründet, daß das Museum in allen seinen Abteilungen schon bisher zuviel gleichartige und daher entbehrliche Stücke zusammengehäuft habe¹.

La notion de « doubles » telle qu'elle était perçue à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, soit pendant la période d'existence du Musée d'ethnographie du Trocadéro, peut donc se définir ainsi : il s'agit d'objets qui, par comparaison avec l'ensemble de ceux constituant une collection, sont considérés comme similaires, de moindre qualité, et présents en très grand nombre². C'est en ce sens qu'il faudra comprendre l'emploi du terme « double » dans l'étude qui va suivre.

2. Traitement des « doubles »

Se pose alors la question du traitement qui pouvait être réservé aux objets « doubles », et de l'usage qui en était fait par le personnel muséal.

Une première position consistait à conserver les « doubles » dans les collections du musée et à exploiter les caractéristiques de ces objets pour constituer de grandes séries typologiques, venant ainsi compléter le discours véhiculé par les ensembles géographiques ou ethnologiques. C'est ce que souligne E.-T. Hamy dans un article de sa *Revue d'ethnographie* commentant le dispositif muséographique adopté par le Cabinet royal des curiosités de La Haye :

Lorsque, comme c'est le cas pour nos collections de Paris, les documents accumulés sont en nombre fort considérable, le classement par contrées ou par groupes ethnologiques s'impose forcément aux conservateurs [...]. Rien n'empêche d'ailleurs, si la place le permet, de constituer, à

¹ « Dans les discussions préliminaires sur les demandes budgétaires de cette année, l'Administration des Finances a été complètement hostile à toutes les demandes du Musée d'Ethnologie pour le recrutement de budgets extraordinaires pour les achats et les voyages systématiques et justifie cette attitude, entre autres, par le fait que le musée ait déjà dans tous ses départements trop de pièces similaires et donc consommables empilées ensemble. » [traduction personnelle réalisée avec l'aide d'Elena Treiber, étudiante allemande en échange universitaire à l'École du Louvre, le 24 mars 2018] in SCHINDLBECK, 2012, p 16.

² Il convient toutefois de préciser que déjà à cette époque, des dissonances se faisaient entendre à propos de cette définition et de l'existence même de la notion de « double ». Le professeur Félix von Luschan, responsable de collections au Museum für Völkerkunde de Berlin n'admettant pas lui-même l'existence de « doubles » dans ses collections : « Der Direktor der umfangreichsten und durch jene Übelstände an stärksten betroffenen Sammlung, Professor von Luschan, leugnete den Begriff der Dublette überhaupt » (Le directeur de la collection la plus étendue, le professeur von Luschan, le plus affecté par les maux, nia complètement le concept des doublets) [traduction personnelle réalisée avec l'aide d'Elena Treiber, étudiante allemande en échange universitaire à l'École du Louvre, le 24 mars 2018] in SCHINDLBECK, 2012, p 18.

l'aide des doubles, à côté des séries géographiques et ethnologiques, une série de types plus ou moins analogue à la série musicale du cabinet de La Haye¹.

Une telle démarche permettait au visiteur de saisir le message de l'exposition d'un seul coup d'œil. En outre, elle servait au travail des chercheurs et spécialistes dans la clarification des questions sur les universaux, ce qui motiva d'ailleurs Adolf Bastian, fondateur du Museum für Völkerkunde de Berlin², à adopter cette stratégie de collection. M. Schindlbeck souligne cela en rapportant les propos tenus par F. von Luschan à l'égard des décisions prises par la Commission supervisant les acquisitions, les cessions et les échanges du musée : « Ganz besonders betont aber die Commission, daß principiell nur wirklich gleichartige Gegenstände aus dem Museum abgegeben werden dürfen, und daß jene darstellen, im Museum zu verbleiben hätten, da nur dann es möglich wäre, die gesamte Variationsbreite gewisser Typen wissenschaftlich zu untersuchen.³ ».

Néanmoins, la pratique la plus répandue était celle de l'« élimination » des « doubles », motivée par de multiples facteurs.

Entre tout d'abord en jeu le fait que les musées ethnographiques en place au tournant du XX^e siècle, tels le Musée d'ethnographie du Trocadéro et le Museum für Völkerkunde de Berlin, voyaient leurs espaces d'exposition et de stockage saturés. Les « doubles », qui pouvaient être perçus comme des pièces de moindre intérêt, sont alors devenus encombrants, ce qui justifia leur « élimination » par voie de don. Eichhorn, responsable des collections du département d'Océanie du Museum für Völkerkunde de Berlin, précise d'ailleurs à ce propos dans un courrier du 18 novembre 1917 : « Da in der letzten Zeit wiederholt Anfragen wegen Abgabe von Dubletten hierher gerichtet worden sind, habe ich aus unserem Bestande 249 Stück ausgesondert, Objekte, die meistens sehr minderwertig sind und deren Abgabe uns einen kleinen erfreulichen Zuwachs an Raum bringt.⁴ ». M. Schindlbeck explique ensuite que

¹ E.-T HAMY, « Expositions, collections et musées : le Cabinet royal des curiosités de La Haye », Revue d'ethnographie, vol.2, 1883, p 375.

² SCHINDLBECK, 2012, p 16.

³ « La Commission souligne en particulier que seuls les objets vraiment similaires peuvent être dispensés du musée et que les autres doivent rester dans le musée, car il serait seulement possible d'examiner scientifiquement l'ensemble des variations de certains types. » [traduction personnelle réalisée avec l'aide d'Elena Treiber, étudiante allemande en échange universitaire à l'École du Louvre, le 24 mars 2018] in SCHINDLBECK, 2012, p 23.

⁴ « Depuis que des demandes répétées ont été faites récemment sur la cession de doublons, j'ai écarté 249 articles de notre inventaire, des objets qui sont généralement de qualité très inférieure et leur livraison a pour petite augmentation gratifiante de libérer de l'espace. » [traduction personnelle réalisée avec l'aide d'Elena Treiber, étudiante allemande en échange universitaire à l'École du Louvre, le 24 mars 2018] in SCHINDLBECK, 2012, p 29.

sous la direction de Wilhelm von Bode, peu sensible à l'ethnologie, le Museum für Völkerkunde développa une large politique de don :

Doch Bode hat für die Entwicklung des Museums eine ganz entscheidende Rolle gespielt, vor allem in seiner einseitigen Förderung der Kunstsammlungen aus Asien und durch seine äußerst negative Einstellung zur damaligen Völkerkunde bzw. zur Sammeltätigkeit des Berliner Museums für Völkerkunde. Die großzügige Abgabe von Objekten aus dem Museum ist ohne dieses Wirken des damaligen Generaldirektors nicht denkbar¹.

Parallèlement, un autre mode d'« élimination » des « doubles » fut adopté pour libérer de l'espace, celui de l'organisation d'expositions itinérantes. M. Schindlbeck précise à ce sujet la position de Bernhard Ankermann, responsable de la collection d'Afrique au Museum für Völkerkunde de Berlin :

Ankermann befürchtete, dass die guten Objekte bei einer Wanderausstellung Schaden nehmen könnten und wollte daher auch Dubletten abgeben: „Wenn durchaus eine ethnographische Wanderausstellung gemacht werden sollte, so könnte man vielleicht der Kolonialgesellschaft eine Dubletten-Sammlung schenken, die sie bei ihren Zweigvereinen kursieren lassen könnte“ (3. Februar 1911)².

L'autre facteur qui fut déterminant dans le traitement réservé aux objets « doubles » concerne le manque de budget auquel étaient confrontés les musées d'ethnographie dans les premières décennies du XX^e siècle. En effet, face à ces difficultés financières qui empêchaient l'enrichissement des collections, les « doubles » sont apparus comme une ressource non négligeable pour dynamiser les politiques d'acquisitions des musées. Ainsi, soit ils étaient vendus, et le produit de cette vente était réinvesti dans une politique d'achat, soit ils étaient échangés, auquel cas le musée s'enrichissait là aussi de nouvelles pièces³. Cette pratique de la

¹ « Bode a joué un rôle crucial dans le développement du musée, en particulier dans sa promotion unilatérale des collections d'art d'Asie et par son attitude extrêmement négative envers l'ethnologie de l'époque ou les activités de collection du Musée d'Ethnologie de Berlin. Le généreux don d'objets du musée est inconcevable sans ce travail du directeur général de l'époque » [traduction personnelle réalisée avec l'aide d'Elena Treiber, étudiante allemande en échange universitaire à l'École du Louvre, le 24 mars 2018] in SCHINDLBECK, 2012, p 17.

² « Ankermann craint que les bons objets puissent être endommagés dans une exposition itinérante et veut donc privilégier les doublets : “Si une exposition ethnographique itinérante devait être faite, on pourrait peut-être donner à la société coloniale une collection de doubles qui pourrait leur permettre de circuler parmi leurs associations.” (3 février 1911). » [traduction personnelle réalisée avec l'aide d'Elena Treiber, étudiante allemande en échange universitaire à l'École du Louvre, le 24 mars 2018] in SCHINDLBECK, 2012, p 28.

³ Par conséquent, leur « élimination » par voie de don fut abandonnée. C'est ce que souligne M. Schindlbeck en rapportant les propos du personnel du Museum für Völkerkunde de Berlin : « Ankermann meint 1922, dass sie bei der schlechten finanziellen Lage keine Dubletten mehr verschenken können, am 4. September 1922 schreibt Eichhorn, dass man Doppelstücke nicht unentgeltlich abgeben könne wegen der schlechten finanziellen Lage. » (« Ankermann dit en 1922 qu'ils ne peuvent plus donner de doublets du fait de la mauvaise situation financière, le 4 septembre 1922 Eichhorn écrit que les pièces doubles ne peuvent pas être remises gratuitement en raison de

vente des objets « doubles » est détaillée par M. Schindlbeck dans son ouvrage, celui-ci citant plusieurs documents d'archives du Museum für Völkerkunde de Berlin¹. Il mentionne par exemple une liste d'objets générée par F. von Luschan à propos des « doubles » vendus par le département d'Océanie :

Felix von Luschan erstellte ebenfalls Listen zu Afrika und Ozeanien. In der Liste zu Ozeanien [...]. Außerdem verfasste er ein Verzeichnis der von der Abteilung abgegebenen oder verkauften Dubletten für den Zeitraum von 1902-6. Danach wurden aus Afrika 1.386 Stücke, aus Ozeanien 205 Stücke abgegeben².

„Die Slg. In Zürich wählt davon 163 Stücke aus und zahlt 130M³.“

En France aussi, la vente des « doubles » est évoquée par la revue *Mouseion* en 1930 : « Certains [...] réclament le droit de vendre les objets de peu d'importance conservés dans des greniers que personne ne voit jamais. On réclame même le pouvoir d'aliéner les doubles.⁴ ». Toutefois, ce n'est qu'en tant que projet que cette pratique est mentionnée, puisque pour se faire, une révision de la législation patrimoniale aurait dû être opérée. En effet, les collections françaises sont protégées par le régime de la domanialité publique, ce qui leur confère inaliénabilité et imprescriptibilité. Du fait de ce statut juridique particulier, c'est la solution de l'échange qui a été privilégiée par le Musée d'ethnographie du Trocadéro, et plus généralement par les musées français. La revue *Mouseion* précise ainsi :

On ajoute encore que rien, dans un musée, n'est inutile au savant et qu'il n'y a donc qu'inconvénient à vendre des objets qui paraissent sans valeur ou même des doubles. Dans de nombreux musées, les doubles servent à constituer des collections de prêts ou d'échange⁵.

la mauvaise situation financière ») [traduction personnelle réalisée avec l'aide d'Elena Treiber, étudiante allemande en échange universitaire à l'École du Louvre, le 24 mars 2018] in SCHINDLBECK, 2012, p 51.

¹ Certaines cotes de documents sont d'ailleurs citées : « Eichhorn hatte ein Verzeichnis zum Zweck der Auswahl am 7. April 1913 erstellt, "da genügend Dubletten zum Verkauf vorhanden sin" (E 601/13). » (« Eichhorn avait établi une liste de sélection le 7 avril 1913, "parce qu'il y a assez de doubles disponibles à la vente" (E 601/13). ») [traduction personnelle réalisée avec l'aide d'Elena Treiber, étudiante allemande en échange universitaire à l'École du Louvre, le 24 mars 2018] in SCHINDLBECK, 2012, p 29.

² « Felix von Luschan a également produit des listes sur l'Afrique et l'Océanie. Dans la liste à l'Océanie [...]. Il a également écrit une liste de doublons soumis ou vendus par le département pour la période 1902-6. Après cela, 1386 pièces ont été transférées d'Afrique et 205 pièces d'Océanie. » [traduction personnelle réalisée avec l'aide d'Elena Treiber, étudiante allemande en échange universitaire à l'École du Louvre, le 24 mars 2018] in SCHINDLBECK, 2012, p 22.

³ « La collection sélectionnée pour Zurich comporte 163 pièces et rapporte 130 marks. » [traduction personnelle réalisée avec l'aide d'Elena Treiber, étudiante allemande en échange universitaire à l'École du Louvre, le 24 mars 2018] in SCHINDLBECK, 2012, p 29.

⁴ Jean LAMEERE, « La conception moderne du musée », *Mouseion : revue internationale de muséographie*, vol.12, 1930, p 277.

⁵ LAMEERE, 1930, p 277.

C'est aussi ce que soulignait E.-T. Hamy lors de la séance tenue le 14 mars 1900 devant la Société des américanistes de Paris :

M. le Dr Hamy [...] annonce que le gouvernement mexicain a enfin rendu à M. Charnay les caisses qu'il avait naguère laissées en dépôt au Mexique. Il y a dans ces caisses 500 à 600 pièces provenant des abords du Popocatepelt, objets doubles en très grand nombre qu'on pourra utilement échanger avec d'autres musées. [...]. Ces collections complémentaires, si elles n'apportent pas beaucoup de documents vraiment nouveaux, n'en n'offrent pas moins un réel intérêt.

3. Des outils de gestion consacrés aux « doubles »

Pour mettre en place ces différentes pratiques d'« élimination » des « doubles », un outil de gestion était nécessaire, ne serait-ce que pour repérer efficacement les objets qui correspondaient à cette dénomination. Le Museum für Völkerkunde de Berlin disposait par exemple d'un catalogue des « doubles » permettant de les répertorier¹. Quant au Musée d'ethnographie du Trocadéro, il semble qu'un « magasin des doubles » ait été mis en place par P. Rivet et G.H. Rivière. En effet, dans un article faisant état de leur projet de réorganisation du musée, il est précisé :

Dans la distribution des locaux, de vastes magasins ont été prévus, où seront rangés les pièces en série, de façon à décongestionner les vitrines d'exposition. Ce matériel sera [...] accessible facilement aux travailleurs. C'est dans ce fonds de réserve que l'on pourra trouver les doubles nécessaires à l'enrichissement du Musée par voie d'échange.

Par ailleurs, il semble que chaque département du musée avait en charge d'établir des listes d'objets destinés à être donnés ou échangés, comme en témoigne une liste relative au département Asie². Ce même document atteste que les objets en question étaient placés dans des « caisses en magasin » [Fig. 1]. En outre, un document d'archives émanant d'Adrien Fedorovsky et adressé à P. Rivet confirme l'existence d'un « Magasin des Doubles » dans les années 1929-1930, puisque se pose alors la question de la mise en place d'étiquettes visant à en faciliter la gestion [Fig. 2]. Il est ainsi écrit :

Je me permets de vous proposer l'établissement des « Carnets d'Etiquettes R.D. » pour pouvoir marquer et identifier les caisses contenant des objets mis dans la Réserve ou dans le Magasin des

¹ F. von Luschan dit en effet « ferner gäbe es schon einen Dubletten Katalog » (il existe déjà un catalogue des doubles) [traduction personnelle réalisée avec l'aide d'Elena Treiber, étudiante allemande en échange universitaire à l'École du Louvre, le 24 mars 2018] in SCHINDLBECK, 2012, p 23.

² « Liste d'objets “pour donner ou échanger” » [Service des Archives du musée du quai Branly-Jacques Chirac, Cote : D005706/63506, p 1].

Doubles. [...] Les étiquettes porteront la marque R (en bleu, crayon chimique) ou D (en rouge) suivant le cas : R - objets mis dans la Réserve et D - doubles mis dans le magasin¹.

L'existence de ce système n'est pas sans rappeler le projet de « service des échanges », qui existait déjà à l'époque du Musée ethnographique des missions scientifiques². En effet, dans un rapport au ministre de l'Instruction publique datant de 1877, Oscar-Amédée de Watteville, le directeur des sciences et des lettres, écrivait :

J'aurai l'honneur de faire remarquer à Votre Excellence que cette partie des collections [les objets doubles ou multiples provenant des missions] aurait l'avantage de bénéficier du service des échanges qui est dans les attributions de la direction à la tête de laquelle j'aurai l'honneur d'être placé. La marche de ce service est chaque jour plus accusée, et les résultats qu'il produit sont de plus en plus satisfaisants³.

Il fait également écho au « service de prêts et d'échanges » centralisé qui avait été imaginé pour les musées français dans les années 1930, comme l'indique la revue *Mouseion* :

Certains ont suggéré même la création d'un dépôt central et permanent où chaque musée verserait - sans pour cela en perdre la propriété - tous ses duplicata et toutes ses pièces susceptibles d'être intégrées dans une collection itinérante. Celles-ci seraient composées, prêtées, surveillées par l'office central et chaque musée se trouverait ainsi exonéré de tout souci à cet égard. Par la même occasion, le service des *échanges* se trouverait régularisé. Il est rare que des musées échangent entre eux des pièces de grande valeur ; le matériel d'échange coïncide sensiblement avec celui réservé au prêt⁴.

L'existence de tels outils de gestion atteste donc du statut particulier qui était dévolu aux objets « doubles »⁵, et de la place importante qu'ils occupaient dans les dynamiques de collections.

¹ « Correspondance, rapports, listes de matériel et notes internes, pour la plupart datant des années 1929/1930, établis par Adrien Fedorowsky » [Service des Archives du musée du quai Branly-Jacques Chirac, Cote : DA001330/15471, p 112-113].

² Cette institution fut créée à Paris en 1877, quelques mois avant l'Exposition universelle de 1878. Elle était destinée à réunir les objets ethnographiques disséminés dans les différents musées parisiens et à constituer un lieu de dépôt pour les objets rapportés des missions d'exploration françaises. Sa création annonçait celle du Musée d'ethnographie du Trocadéro, votée à la Chambre des députés le 18 octobre 1878.

³ Oscar-Amédée DE WATTEVILLE DU GABE, « Rapport au Ministre de l'Instruction publique, des cultes et des Beaux-Arts en date du 2 novembre 1877 relatif à la création du Muséum ethnographique des missions scientifiques », *Journal officiel de la République française*, vol.317, 19 novembre 1877, p 7548.

⁴ LAMEERE, 1930, p 309.

⁵ Sans pour autant que ce statut n'ait une quelconque valeur juridique. Nous n'avons en effet trouvé aucune mention du terme « double » dans les registres d'inventaire. Ainsi, même si des objets pouvaient être considérés comme « doubles » par le personnel muséal, ce « statut » n'avait donc aucune légitimité au regard du droit patrimonial.

B. LA PRATIQUE DES ÉCHANGES ENTRE INSTITUTIONS

1. Modalités d'échange du corpus étudié

Avant de réinscrire le corpus étudié dans la pratique plus large des échanges entre institutions au tournant du XX^e siècle, il s'agit de mieux comprendre les modalités de cet échange entre le Musée d'ethnographie du Trocadéro et le Musée d'histoire naturelle de Stockholm.

A travers la correspondance qui a pu être retrouvée [Fig. 3], c'est ainsi une temporalité de l'échange qui se dessine. Les premières négociations quant à l'envoi d'objets de l'expédition de la *Vega* semblent s'être déroulées dans le courant de l'année 1882. En effet, un courrier en date du 13 juillet de la même année et provenant de Stockholm précise : « Je vais pouvoir vous procurer tous les objets ethnographiques que vous avez demandés¹ ». Les objets sont ensuite expédiés depuis la Suède par le chemin de fer en novembre 1883 : « J'ai le plaisir de vous envoyer ce soir par le chemin de fer une caisse contenant des objets ethnographiques dont les numéros /_58 sont des doubles de la collection Nordenskiöld.² ». Pourtant, aucun courrier n'est envoyé par le Musée d'ethnographie du Trocadéro pour accuser bonne réception de cet envoi. K. Pålman s'inquiète en effet de cette absence de réponse dans une lettre du 28 mars 1884 : « [...] je vous prie de vouloir bien me dire par le retour de la présente si vous avez reçu les doubles de la collection Nordenskiöld et ce que vous avez décidé quant à l'échange³ ». Toujours sans réponse, un second courrier est envoyé à ce propos le 21 avril 1884 : « J'espère que cette collection expédiée à la fin de l'année passée n'a pas été endommagée en route⁴ ». Aucune lettre attestant de la bonne réception de la collection n'a pu être retrouvée. Néanmoins son arrivée dans les locaux du Musée d'ethnographie du Trocadéro est attestée à partir de 1884, la collection étant inscrite à l'inventaire du musée à cette date⁵ et étant exposée dès 1885. Quant aux objets envoyés pour échange par le musée parisien, les négociations étaient déjà à l'œuvre en 1883, un courrier de 1884 en provenance de Stockholm

¹ Lettre de K. Pålman au nom de F.A. Smitt au personnel du MET, Stockholm, 13 juillet 1882, 1p [Services des archives du musée du quai Branly-Jacques Chirac].

² Brouillon d'une lettre de K. Pålman au nom de F.A. Smitt au personnel du MET, Stockholm, novembre 1883, 1p [Service des archives du Centre d'histoire des sciences de Stockholm].

³ Brouillon d'une lettre de K. Pålman au nom de F.A. Smitt au personnel du MET, Stockholm, 28 mars 1884, 1p [Service des archives du Centre d'histoire des sciences de Stockholm].

⁴ Brouillon d'une lettre de K. Pålman au nom de F.A. Smitt au personnel du MET, Stockholm, 21 avril 1884, 1p [Service des archives du Centre d'histoire des sciences de Stockholm].

⁵ Voir même dès 1883 : cf. Chapitre II, p 27-28.

précisant : « Croyez-vous qu'il serait bien difficile de transporter jusque Stockholm les deux grandes statues de plâtre dont vous me parlez dans votre lettre du 2 juillet 1883, j'aimerais bien les voir ici !¹ ». Les discussions se sont ensuite poursuivies, comme l'indique ce courrier suédois en date de 1884 : « [...] la direction de notre musée commence de s'inquiéter à cause de l'arrivée retardée de ces objets ethnographiques promis en échange de la collection Nordenskiöld. J'ose vous demander s'il ne serait pas possible de nous envoyer immédiatement au moins les deux statues en plâtre dont vous m'avez parlé dans votre lettre du 2 juillet 83² ». Les négociations sont toujours en cours en janvier 1886, le personnel suédois écrivant : « Par votre lettre du 20/1 86 je vois que vous êtes encore sujet d'un malentendu déplorable. M. Landrin [...] sait nul doute ce qu'il nous faut ainsi que ce qu'il a promis de nous envoyer. Pour terminer cette affaire, j'accepterai pourtant en échange des doubles de la collection Nordenskiöld ce que vous nous enverrez des bustes de sauvages et d'objets ethnographiques africains.³ ». Enfin, une lettre du 23 janvier 1887 vient clôturer cet échange, le Musée de Stockholm accusant réception des pièces envoyées par le Musée d'ethnographie du Trocadéro : « Enfin les caisses sont arrivées [...].⁴ ». L'échange entre les deux institutions se sera donc échelonné pendant près de 5 années.

Suite à la lecture de ces documents, nous avons cherché à identifier les objets africains possiblement envoyés à Stockholm par le Musée d'ethnographie du Trocadéro, en échange des pièces de la collection de la *Vega*. Pour ce faire, nous avons considéré que les « objets ethnographiques africains » mentionnés dans la correspondance devaient être considérés comme des « doubles » par le personnel du Musée d'ethnographie du Trocadéro. Cela semble en effet cohérent lorsque l'on sait que les objets envoyés par le musée suédois correspondaient aux « doubles de la collection Nordenskiöld ». De plus, comme démontré précédemment, il s'agissait d'une pratique muséale récurrente à la fin du XIX^e siècle⁵. Nous avons donc interrogé la base TMS pour répertorier les manquants du Musée de l'Homme correspondant à des « objets africains »⁶ inventoriés avant 1887¹, obtenant ainsi 155 objets.

¹ Brouillon d'une lettre de K. Pålman au nom de F.A. Smitt au personnel du MET, Stockholm, 1884, 2p [Service des archives du Centre d'histoire des sciences de Stockholm].

² Brouillon d'une lettre de K. Pålman au nom de F.A. Smitt au personnel du MET, Stockholm, 1884, 2p [Service des archives du Centre d'histoire des sciences de Stockholm].

³ Lettre de K. Pålman au nom de F.A. Smitt au personnel du MET, Stockholm, 26 janvier 1886, 2p [Service des archives du musée du quai Branly-Jacques Chirac].

⁴ Lettre de F.A. Smitt au personnel du MET, Stockholm, 23 janvier 1887, 1p [Service des archives du musée du quai Branly-Jacques Chirac].

⁵ Cf. Chapitre III, Traitement des « doubles », p 38-42.

⁶ Nous avons donc opéré une recherche pour les unités patrimoniales suivantes : MH Afrique, MH Afrique du Nord et Proche Orient, MH Madagascar et MH Ethnomusicologie.

Parmi ces derniers, il s'agissait ensuite de repérer les pièces pouvant correspondre à la notion de « doubles » précédemment définie. Dans le tableau réalisé [Fig. 4], la présentation sous forme de fraction permet de rendre compte de cet éventuel statut de « double » de l'objet manquant : elle souligne en effet l'analogie typologique entre la pièce manquante et les autres items de la collection. Nous avons ensuite fait le choix de surligner en bleu les objets que nous estimons plus probablement échangés que d'autres, soit les ensembles de manquants constitués de « doubles ».

Enfin, il convient de souligner que cet échange n'était pas le premier entre les deux institutions. En effet, dans un courrier datant du 1^{er} mars 1882², Charles Rabot s'adresse au professeur Nordenskiöld au nom d'Armand Landrin et d'E.-T. Hamy et lui demande : « Le Musée de Stockholm possède-t-il en double des ustensiles Samoyèdes. Dans le cas affirmatif les Directeurs consentiraient-ils à les échanger contre des objets de l'âge de pierre de Californie. En cas de refus, autoriseraient-ils à faire faire de ces ustensiles des moulages ? » [Fig. 5]. L'échange semble par ailleurs avoir été accepté, la *Revue d'ethnographie* précisant pour l'année 1883 : « A ces 1595 entrées correspondent 462 sorties d'objets en double, envoyés au musée de Sèvres, offerts en échange aux musées de Stockholm, Berne et Troyes, donnés enfin au Musée de Nantes.³ ».

2. Un réseau national et international

La pratique des échanges d'objets ethnographiques entre institutions fut donc particulièrement développée à l'époque du Musée d'ethnographie du Trocadéro, et cela aussi bien avec les musées de province que les institutions étrangères. Cela avait déjà cours sous le Musée des missions scientifiques, comme en témoigne un arrêté ministériel de 1877 : « Les objets doubles ou multiples provenant des missions en général seraient répartis, soit par voie de dons directs, soit par voie d'échanges, entre les grands établissements français ou étrangers.⁴ ». D'après Gilles Bounoure⁵, c'est d'ailleurs sur ce texte que ce serait appuyé E.-T. Hamy en 1881 pour demander au ministre de l'Instruction publique l'autorisation d'envoyer

¹ Les caisses étant arrivées à Stockholm en janvier de cette même année et ne pouvant donc contenir des objets inventoriés à cette date.

² Lettre de Mr. Rabot adressée au professeur Nordenskiöld, 1^{er} mars 1882, Paris [Services des Archives du Centre de l'Histoire des Sciences, Stockholm].

³ E.-T. HAMY, « Nouvelles », *Revue d'ethnographie*, vol.3, 1885, p 461.

⁴ DE WATTEVILLE DU GABE, 1877, p 7548.

⁵ BOUNOURE, 2012, p 262.

des « doubles » aux musées de province. Il est néanmoins difficile de qualifier clairement ces envois, ceux-ci apparaissant tantôt comme des dons, tantôt comme des échanges. Cette double pratique est détaillée par G. Bounoure :

En 1886, Hamy s'intéressa aux objets d'Alaska dont Alphonse Pinart avait fait don en 1875 à la municipalité et au musée de Boulogne-sur-Mer, et le donateur n'autorisa la cession de quelques pièces qu'en contrepartie de l'envoi par le musée parisien d'un ensemble d'objets équivalent, échange réalisé en 1888. [...] Leygues, son ministre de tutelle [ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts], ordonnait la même année de répartir les doubles du Trocadéro en faveur des musées de province en tant que « concession de collections de l'État ».

A ce titre, il convient d'ailleurs de souligner que l'une des hypothèses envisageables quant à la localisation des objets « manquants » de notre corpus, serait à chercher du côté des musées de province. En effet, à l'exception du labret en os 71.1884.12.4, tous les objets « manquants » du *Registre d'inventaire* relèvent de la culture tchouktche¹. Or, il se trouve justement que le Musée d'ethnographie du Trocadéro s'est enrichi d'une collection importante d'objets tchouktches suite au don de Nicolas Gondatti aux musées de Paris en 1898². Face au nombre important d'objets similaires dans les collections, de « doubles », il est donc fort probable que le musée ait opté pour un envoi de ces pièces aux musées de province³. En plus de libérer de l'espace, cela était le moyen de faire connaître au reste de la France les productions manufacturées jusqu'alors méconnues de la Sibérie septentrionale, une logique que E.-T. Hamy avait déjà formulée à propos d'autres collections⁴. Le Musée d'ethnographie de l'université de Bordeaux pourrait à ce titre constituer une piste de recherche sérieuse. En effet, peu après sa création en 1894, l'institution fut reconnue musée d'État et bénéficia, par décret du 19 décembre 1900, de la concession de collections provenant du Musée d'ethnographie du Trocadéro, conformément aux volontés déjà exprimées par Leygues en 1888⁵. Le site internet du musée précise ainsi à propos des collections :

¹ Cf. *Annexes*, Chapitre II, [Fig. 2].

² Plus de 340 objets encore à ce jour conservés au musée du quai Branly-Jacques Chirac.

³ Cela serait également cohérent d'un point de vue temporel, puisque la perte de ces « manquants » semble avoir eu lieu avant la mise en place de la numérotation tripartite dans les années 1930. En effet, plusieurs numéros tripartites ont été ajoutés au *Registre d'inventaire* du Musée d'ethnographie du Trocadéro mais tous correspondent à des items de notre corpus de 18 objets.

⁴ « M. Hébert lit un rapport sur les entrées du Musée d'Ethnographie de 1890 à 1900. Ce rapport est commenté par M. le Dr Hamy, qui ajoute que quatorze collections californiennes, composées de doubles, ont été envoyées des musées de province, où elles font connaître un peu le passé du Nouveau Monde. » in E.-T. HAMY, « Procès-verbal de la séance du 7 janvier 1902 », *Journal de la Société des américanistes*, vol.4, 1902, p 214.

⁵ Cf. Chapitre III, p 10. (à modifier après ajout de l'introduction)

Certaines proviennent [...] de dons et d'achats ponctuels, mais la plus grande part vient de l'ancien Musée d'ethnographie du Trocadéro. Elles se composent principalement d'objets de la vie quotidienne datant de la seconde moitié du XIX^e siècle [...]. Les collections asiatiques (essentiellement Asie centrale, ancienne Indochine, comptoirs chinois et Sibérie) sont les plus importantes. [...] les collection d'Arctique, d'Amérique [...] étant globalement moins nombreuses et cohérentes.

Parallèlement au réseau national qui se constitue à la fin du XIX^e siècle, le Musée d'ethnographie du Trocadéro développa une importante politique d'échanges avec les institutions étrangères, dynamisant ainsi sa politique d'acquisition. A partir d'un travail réalisé sur la base TMS, nous avons cherché à rendre compte de cette pratique en recensant les différentes collections ayant possiblement fait l'objet d'un échange entre le Musée d'ethnographie du Trocadéro et des institutions étrangères [Fig. 6]. Dans un premier temps, nous avons répertorié les collections indiquées comme ayant fait l'objet d'un échange entrant ou sortant¹ pour la période étudiée². Pour compléter cela, nous avons ensuite recensé les collections entrées au Musée d'ethnographie du Trocadéro par voie de « don manuel » et provenant d'institutions étrangères. Ce travail nous est apparu nécessaire pour rendre compte de la politique d'échange du musée puisque notre propre corpus est indiqué sur la base comme ayant intégré les collections par voie de don, et non d'échange. Selon nous, cette inexactitude dans les termes employés ne consiste pas en un cas de figure isolé. En effet, le véritable « don » entre institutions étrangères nous apparaît comme peu probable, une telle pratique étant certainement plus répandue entre les musées d'un même pays, puisque les objets étaient alors amenés à rester sur le territoire national. Le terme générique de « don » aurait ainsi été utilisé par le personnel muséal pour faciliter la saisies des données en l'absence de preuves probantes attestant d'un véritable échange³. Pour rendre compte du nombre de collections issues de « dons » étrangers, la base TMS a été interrogée par décennie à partir de 1900, mettant ainsi en exergue le schéma suivant : après avoir connu un intense développement à la fin du XIX^e siècle (1703 objets), cette politique de « don » a diminué

¹ Soit ayant respectivement intégré ou quitté les collections du musée par voie d'échange.

² C'est-à-dire dont le numéro d'inventaire est compris entre 1878 et 1937. Notons également que nous avons choisis de sélectionner les échanges sortants postérieurs à 1937 si ces derniers étaient destinés à une institution étrangère ayant déjà été à l'origine d'un échange entrant sous la période du Musée d'ethnographie du Trocadéro. En effet, il était récurrent qu'un décalage temporel s'installe entre la réception d'une collection par le musée et le rendu de l'échange, notamment du fait du manque de personnel et des discussions relatives au choix des objets à envoyer pour échange.

³ Pour confirmer cette hypothèse, il conviendrait de consulter le *Registre d'inventaire* du Musée d'ethnographie du Trocadéro pour chacune des collections recensées comme « don entrant ». Cela permettrait en effet de vérifier l'éventuelle existence d'une mention d'échange, comme cela fut le cas pour le corpus étudié. Cette analyse fine de chaque collection n'a pu être réalisée dans le temps imparti mais permettrait néanmoins d'affiner les connaissances actuelles sur les modalités d'intégration des collections au Musée d'ethnographie du Trocadéro.

drastiquement au cours des deux premières décennies du XX^e siècle (139 objets), pour ensuite connaître un regain dans les années 1930 (558 objets). C'est d'ailleurs ce que soulignaient déjà P. Rivet et G.H. Rivière en 1930 :

[...] Le mouvement de sympathie gagne l'étranger. Le savant Directeur du Musée de Göteborg, Erland Nordenskiöld, nous envoie [...] une collection d'archéologie de Lodi (Californie) ; le Musée de Copenhague, une collection ethnographique eskimo [...]. Les relations avec les collègues et les institutions de l'étranger, si longtemps ralenties, ont vigoureusement repris [...]. Nous avons conscience de toutes les obligations que nous imposent ces multiples marques d'intérêt et de sympathie, et nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir pour y satisfaire¹.

Pour chaque collection, le nombre d'objets a ensuite été précisé, ainsi que l'unité patrimoniale dont ils dépendent. Nous pouvons ainsi constater que près de 55% des objets entrants (par échange ou don) relèvent du département Amérique. Cela peut notamment s'expliquer par le fait que E.-T. Hamy et P. Rivet, les deux directeurs ayant œuvré au développement de cette politique d'échange avec l'étranger, étaient eux-mêmes des américanistes : la politique d'acquisition du musée reflète ainsi les inclinaisons personnelles de son directorat. Notons également que parmi les objets sortants, 68% relevaient du département Amérique et 30% de celui d'Afrique. Cela est cohérent avec les modalités d'échange de notre corpus, et permet donc de le réinscrire dans un contexte et une politique d'échange plus large, dépassant les relations établies entre le Musée d'histoire naturelle de Stockholm et le Musée d'ethnographie du Trocadéro.

¹ RIVET ET RIVIÈRE, 1930, p 9-10.

Conclusion

L'étude de la « collection de la *Vega* » conservée au musée du quai Branly-Jacques Chirac s'est révélée particulièrement enrichissante, tant par les méthodes de recherche qu'elle nous a amené à mobiliser que par les nombreux questionnements qu'elle nous a permis de soulever.

Dans un premier temps, notre étude s'est attachée à retracer au mieux le parcours des objets de notre corpus, depuis leur contexte de collecte jusqu'à leur gestion institutionnelle par le Musée d'ethnographie du Trocadéro (1878-1937). Ainsi, il a pu être établi que ces objets ont été recueillis par les explorateurs de l'expédition dite de la *Vega* (1878-1880), essentiellement par voie d'échange avec les indigènes du détroit de Béring, avant d'intégrer les collections du Musée d'histoire naturelle de Stockholm en 1880. Une soixantaine de ces objets, qualifiés de « doubles de la collection de Nordenskiöld », ont ensuite été échangés par l'institution suédoise avec le Musée d'ethnographie du Trocadéro, où ils ont été inventoriés dès leur arrivée, en 1883-1884. Il a par ailleurs été démontré que ces derniers ont été exposés dès 1885 dans les vitrines du vestibule de Passy, une information que nous avons pu confirmer par l'analyse des traces retrouvées sur les objets au moment de leur consultation. Le Musée d'ethnographie du Trocadéro s'est ensuite vu enrichi en 1898 d'une importante collection d'objets relevant de la culture tchouktche, grâce au don de Nicolas Gondatti, venant ainsi compléter les collections du musée pour ces régions du monde. C'est à la même période, au tournant du siècle, que nous situons la perte des deux tiers de la « collection de la *Vega* » initialement reçue par le Musée d'ethnographie du Trocadéro, ce qui explique ainsi l'aspect parcellaire de la collection aujourd'hui conservée au musée du quai Branly-Jacques Chirac.

Dans un deuxième temps, le parcours du corpus étudié nous a permis de mettre en relief une véritable dynamique des collections dont le point névralgique est à trouver dans la notion de « doubles », un concept équivoque se situant pourtant au cœur des dynamiques d'échange entre institutions. La poursuite de notre réflexion pourra d'ailleurs porter sur l'approfondissement de cette notion, dans le but notamment de nous interroger sur le statut et la valeur de l'objet ethnographique. En effet, cette logique d'objets « doubles » et d'échange semble dériver de la démarche scientifique observable dans les Muséums d'histoire naturelle. Une telle recherche nous permettrait donc de nous interroger quant aux liens particuliers unissant spécimens des Muséums d'histoire naturelle et objets des musées d'ethnographie.

D'un point de vue méthodologique, notre recherche témoigne aussi de l'importance de mener une étude conjointe de la matérialité des objets et de la diplomatique¹ s'y rapportant (correspondances administratives entre institutions, étiquettes et marquages, registres d'inventaire *etc.*). A ce titre, nous considérons ce mémoire comme une première approche à la recherche appliquée aux collections que nous aimerions approfondir lors de futurs travaux.

¹ Science ayant pour objet l'étude des documents.

DOCUMENTS D'ARCHIVES

- **Service des Archives du musée du quai Branly-Jacques Chirac, Paris**

- « Registre d'inventaire du Musée d'Ethnographie du Trocadéro », *Catalogue 9* : Cote D000551/28853, N° d'enregistrement 12406 à 12440 - Cote : D000551/28854, N° d'enregistrement 12441 à 12476
- « Registre d'inventaire du Musée d'Ethnographie du Trocadéro », *Catalogue 8*, Cote : D000559/28697, N° d'enregistrement 10174 à 10205
- « Demandes et lettres de remerciements pour le don d'objets en double du MET à des musées (1878-1910 environ) », Cote : DA001334/15470, 214p
 - o Lettre de K. Pålman au nom de F.A. Smitt au personnel du MET, Stockholm, 13 juillet 1882, 1p
 - o Lettre de K. Pålman au nom de F.A. Smitt au personnel du MET, Stockholm, 26 janvier 1886, 2p
 - o Lettre de F.A. Smitt au personnel du MET, Stockholm, 23 janvier 1887, 1p
- « Catalogue des objets ethnographiques de l'Exposition selon les pavillons », Cote : DA000296/15147, 54p
- « Destructures de 1943 », Cote : D006375/63598, 1p
- « Liste d'objets "pour donner ou échanger", Cote : D005706/63506, 2p
- « Correspondance, rapports, listes de matériel et notes internes, pour la plupart datant des années 1929/1930, établis par Adrien Fedorowsky », Cote : DA001330/15471, 171p

- **Service des Archives du Centre d'histoire des Sciences de Stockholm**

- Brouillon d'une lettre de K. Pålman au nom de F.A. Smitt au personnel du MET, Stockholm, novembre 1883, 1p
- Brouillon d'une lettre de K. Pålman au nom de F.A. Smitt au personnel du MET, Stockholm, 28 mars 1884, 1p
- Brouillon d'une lettre de K. Pålman au nom de F.A. Smitt au personnel du MET, Stockholm, 26 janvier 1886, 1p
- Brouillon d'une lettre de K. Pålman au nom de F.A. Smitt à A. Landrin, Stockholm, 21 avril 1884, 2p
- Brouillon d'une lettre de K. Pålman au nom de F.A. Smitt à A. Landrin, Stockholm, 1884, 2p
- Lettre de C. Rabot à A.E Nordenskiöld, Paris, 1^{er} mars 1882, 3p

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES

Beffa et Delaby 1999

BEFFA Marie-Lise, DELABY Laurence, *Festins d'âmes et robes d'esprits : les objets chamaniques sibériens du musée de l'Homme*, Paris : Publications scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle, Collection « Mémoires du Muséum national d'histoire naturelle », 1999, 241p

Broc 2003

BROC Numa, *Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs français du XIXème siècle : voyages autour du monde et dans plusieurs continents, voyages maritimes et polaires augmenté d'un Supplément général*, Paris : Comité des travaux historiques et scientifiques, vol. IV, 2003, 406p

Centre Alexandre Koyré 1997

Actes du colloque *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, Paris, juin 1993, publié sous la direction du Centre Alexandre Koyré, Paris : Éditions du Muséum national d'histoire naturelle, Collection « Archives-Muséum national d'histoire naturelle », 1997, 687p

Daugeron 2009

DAUGERON Bertrand, *Collections naturalistes entre science et empires : 1763-1804*, Paris : Publications scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle, Collection « Archives-Muséum national d'histoire naturelle », 2009, 635p

Daugeron et Le Goff 2014

DAUGERON Bertrand et LE GOFF Armelle (sous la dir.), *Penser, classer, administrer : pour une histoire croisée des collections scientifiques*, Paris : Publications scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle, Collection « Archives-Muséum national d'histoire naturelle », 2014, 415p

Dias 1991

DIAS Nélia, *Le musée d'ethnographie du Trocadéro : 1878-1908, anthropologie et muséologie en France*, Paris : Centre national de la recherche scientifique, 1991, 310p

Institut international de conservation 2001

Institut international de conservation des œuvres historiques et artistiques, *Préserver les objets de son patrimoine : précis de conservation préventive*, Liège : P. Mardaga, 2001, 264p

Nordenskiöld s.d.

NORDENSKIÖLD Adolf Erik, *Notre expédition au pôle Nord et la découverte du passage du Nord-Est* [En ligne], Paris : Dreyfous et Dalsace, s. d., 310p

URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6547969s/f13.image.r=Katanga&rk=19699668;0>

Nordenskiöld 1883

NORDENSKIÖLD Adolf Erik, *Voyage de la Vega autour de l'Asie et de l'Europe* [En ligne], traduit du suédois par Rabot et Lallemand, Paris : Hachette, vol.1, 1883, 481p
URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6569247z/f11.image>

Nordenskiöld 1885

NORDENSKIÖLD Adolf Erik, *Voyage de la Vega autour de l'Asie et de l'Europe* En ligne], traduit du suédois par Rabot et Lallemand, Paris : Hachette, vol.2, 1885, 478p
URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65452727?rk=21459;2>

Schindlbeck 2012

SCHINDLBECK Markus, *Gefunden und Verloren. Arthur Speyer, die dreissiger Jahre und die Verluste der Sammlung Südsee des Ethnologischen Museums Berlin*, Berlin : Ethnologisches Museum, Collection « Veröffentlichungen des Ethnologischen Museums Berlin N. F. 79 », 2012, 272p

Victor et Gessain 1989

VICTOR Paul-Émile, GESSAIN Robert, *Chez les Eskimo : côte est du Groenland*, Paris : Édition du Muséum national d'histoire naturelle, 1989, 95p

TRAVAUX DE RECHERCHE : THÈSE/MÉMOIRE**Leroi-Gourhan 1946**

LEROU-GOURHAN André, *Archéologie du Pacifique-Nord, matériaux pour l'étude des relations entre les peuples riverains d'Asie et d'Amérique*, thèse de doctorat ès-lettres, tapuscrit, sous la direction de Mauss Marcel, Institut d'Ethnologie de Paris, 1946

Livney 2016

LIVNEY Julia, *La recherche des manquants des collections héritées du Musée de l'Homme au musée du quai Branly. Collections Edgar Aubert de la Rüe*, mémoire de muséologie, sous la direction de Peltier-Caroff Carine et Cevoli Daria, Ecole du Louvre, 2016

Plantard 2016

PLANTARD Éléonore, *Le numéro d'inventaire et son marquage historique au Musée du Louvre, mémoire de stage en métiers du patrimoine*, sous la direction de Dalex Françoise, Vassal Hélène et Marmois Sophie, École du Louvre, 2016

Torres 2016

TORRES Agathe, *La recherche des manquants Musée de l'Homme au musée du quai Branly*, mémoire de muséologie, sous la direction de Peltier-Caroff Carine et Cevoli Daria, Ecole du Louvre, 2016

ARTICLES

Besson 2014

BESSION Ludovic, « Le grand casse-tête des étiquettes », *La Lettre de l'OCIM* [En ligne], vol.153, 2014, p41-42

URL : <http://ocim.revues.org/1379> ; DOI : 10.4000/ocim.1379

Bounoure 2012

BOUNOURE Gilles, « La question des « doublons » océaniques au musée de Berlin et ailleurs, d'après le livre récent de Markus Schindlbeck, *Gefunden und Verloren* », *Le Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], vol.135, 2012, p257-264

URL : <http://journals.openedition.org/jso/6736>

Delpuech 2017

DELPUECH André, « Collectes, collecteurs, collections dans les années trente, entre théorie ethnologique et réalités pratiques », *Les années folles de l'ethnographie : Trocadéro 28-37* sous la dir. de Delpuech André, Laurière Christine et Peltier-Caroff Carine, Paris : Publication scientifique du Muséum, Collection « Archives - Muséum national d'histoire naturelle », 2017, p449-479

Delpuech, Mész et Servain-Riviale 2017

DELPUECH André, MÉSZ Lise, SERVAIN-RIVIALE Frédérique, « Un chantier des collections, un musée en chantier », *Les années folles de l'ethnographie : Trocadéro 28-37* sous la dir. de Delpuech André, Laurière Christine et Peltier-Caroff Carine, Paris : Publication scientifique du Muséum, Collection « Archives - Muséum national d'histoire naturelle », 2017, p235-275

Garcin de Tassy 1889

GARCIN DE TASSY Joseph Héliodore, « Les origines du Musée d'ethnographie : N°LXXIII », *Revue d'ethnographie* [En ligne], vol.8, 1889, p560-562

URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5701536b/f567.double>

Grognet 2017

GROGNET Fabrice, « Les enjeux muséologiques de la réorganisation du Musée d'ethnographie du Trocadéro », *Les années folles de l'ethnographie : Trocadéro 28-37* sous la dir. de Delpuech André, Laurière Christine et Peltier-Caroff Carine, Paris : Publication scientifique du Muséum, Collection « Archives - Muséum national d'histoire naturelle », 2017, p79-131

Hamy 1883

HAMY Ernest-Théodore, « Expositions, collections et musées : le Cabinet royal des curiosités de La Haye », *Revue d'ethnographie* [En ligne], vol.2, 1883, p373-375

URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5698982c/f381.double>

Hamy 1885

HAMY Ernest-Théodore, « Un chapitre de l'ethnographie des Tschouktschis », *Revue d'ethnographie* [En ligne], vol.3, 1885, p402-423

URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56993260/f411.double>

Hamy 1885

HAMY Ernest-Théodore, « Nouvelles », *Revue d'ethnographie* [En ligne], vol.3, 1885, p460-461

URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56993260/f469.double>

Hamy 1889

HAMY Ernest-Théodore, « Nouvelles », *Revue d'ethnographie* [En ligne], vol.7, 1889, p387-391

URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5699311j/f393.double.r=canterbury>

Hamy 1889

HAMY Ernest-Théodore, « Revues et Analyses », *Revue d'ethnographie* [En ligne], vol.8, 1889, p291-301

URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5701536b/f297.double>

Khachaturyan 2008

KHACHATURYAN Elizaveta, « The North seen by People from the South. Italian Explorers about the Arctic. The Journal of Giacomo Bove », *Nordlit : Tidsskrift i litteratur og kultur* [En ligne], vol.12, 2008, p205-216

DOI : 10.7557/13.1256

Krieger 1933

KRIEGER H.W., « La Conservation des Œuvres d'art », *Mouseion : revue internationale de muséographie* [En ligne], vol.23-24, 1933, p177-191

URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k61526453?rk=42918;4>

Lameere 1930

LAMEERE Jean, « La conception moderne du musée », *Mouseion : revue internationale de muséographie* [En ligne], vol.12, 1930, 311p

URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6150019x?rk=42918;4>

Laurière 2017

LAURIÈRE Christine, « Introduction », *Les années folles de l'ethnographie : Trocadéro 28-37* sous la dir. de Delpuech André, Laurière Christine et Peltier-Caroff Carine, Paris : Publication scientifique du Muséum, Collection « Archives - Muséum national d'histoire naturelle », 2017, p7-45

Martin 2017

MARTIN Angèle, « Question(s) d'étiquettes(s) ! (?) : Inventaires et traces d'inventaires dans les collections du Musée d'ethnographie du Trocadéro », *Les années folles de l'ethnographie : Trocadéro 28-37* sous la dir. de Delpuech André, Laurière Christine et Peltier-Caroff Carine, Paris : Publication scientifique du Muséum, Collection « Archives - Muséum national d'histoire naturelle », 2017, p285-335

Mauss 2011

MAUSS Marcel, « L'ethnographie en France » [Texte inédit de 1907, présenté par Jean-François Bert], *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], vol.49, 2011, p209-234
URL : <http://ress.revues.org/912> ; DOI : 10.4000/ress.912

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS**De Villiers du Terrage 1923**

DE VILLIERS DU TERRAGE Edouard, « Procès-verbal de la séance du 8 mai 1923 », *Journal de la Société des américanistes*, vol.15, 1923, p274-275
URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5735072j/f291.item.zoom>

De Watteville du Gabe 1877

DE WATTEVILLE DU GABE Oscar-Amédée, « Rapport au Ministre de l'Instruction publique, des cultes et des Beaux-Arts en date du 2 novembre 1877 relatif à la création du Muséum ethnographique des missions scientifiques », *Journal officiel de la République française* [En ligne], vol.317, 19 novembre 1877, p7547-7549
URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64577642?rk=21459;2>

Hamy 1901

HAMY Ernest-Théodore, « Procès-verbal de la séance du 14 mars 1900 », *Journal de la Société des américanistes*, vol.3, 1901, p199-200
URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k85838q/f206.item.zoom>

Hamy 1902

HAMY Ernest-Théodore, « Procès-verbal de la séance du 7 janvier 1902 », *Journal de la Société des américanistes*, vol.4, 1902, p212-215
URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k858392/f214.image>

Rivet et Rivière 1930

RIVET Paul, RIVIÈRE Georges Henri, « La réorganisation du musée d'ethnographie du Trocadéro », *Bulletin du Muséum national d'histoire naturelle*, Paris : Museum national d'histoire naturelle, 1930, 10p